

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,

DECEMBRE 1754.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

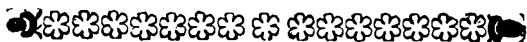
— — — — —
M D C C L I V .





JOURNAL HELVETIQUE,

DECEMBRE 1754.



PENSÉES SUR LA MORT.

La Vie est proche de la Mort
Lors qu'on la croit fort éloignée ;
C'est une Toile d'Araignée

Qui se file avec peine , & se romt sans éfort.

G O D E A U .

LA Méditation de la Mort est utile , & même nécessaire ; il est bon de nous y rapeller quelquefois. Les Prédicateurs de l'Eglise Romaine débutent par là , quand ils prêchent le Carême. Le Sermon du Mercredi des Cendres roule toujours sur la Mort. La fin , ou le comencement de l'Année , est aussi une Epoque qui invite nos Prédicateurs à nous entretenir de la briéveté & de la fragilité de la Vie.

Il ne seroit pas mal , ce me semble , que les Ouvrages Périodiques nous en parlassent

aussi quelquefois , & sur tout dans cette même circonstance. Le *Speçateur Anglois* donnoit de tems en tems des Discours sur ce sujet. On n'a pas oublié sa Peinture Allégorique si ingénieuse de la Vie humaine , qui se trouve dans le *Tome II**. Il est vrai que l'on cherche ordinairement dans les Journaux une Lecture amusante , & que celle qui roule sur la Mort n'est propre qu'à nous attrister , à nous rendre l'humeur sombre & mélancolique.

Peut-être feroit-on goûter des Discours de cette nature , s'ils avoient un caractère original , beaucoup de pensées nouvelles , & qui n'eussent pas paru ailleurs. Mais comment doner du neuf sur un sujet manié & remanié tant de fois ?

Il faudroit au moins que la manière d'écrire eût quelque chose d'attachant. On y voudroit les agrémens ou la noblesse du stile , quelques tours heureux , pour faire valoir des pensées déjà connues , quelques figures vives & hardies , propres à frapper l'imagination.

Mais c'est ce que je ne promets point ici. Soit incapacité , soit parce que je croi que le sujet ne le comporte pas , & que des embellissemens ne seroient pas à leur place. On peut apliquer ici ce Précepte d'Horace ,

Le *Speçateur* , *T. II. p. 214.*

Ornari res ipsa negat.

Cet Objet lugubre ne demande point d'ornemens, & il les refuse même. Qu'on ne cherche donc point, dans cet Article du Journal, une lecture légère & amusante.

Mais, d'un autre côté, le sujet est fort intéressant, & intéresse également tout le monde. Nous sommes tous condanés à mourir. Si quelqu'un à une dispense pour ne pas subir cette Sentence générale, il est dispensé par cela même de lire des Réflexions sur la Mort. Mais elles regardent tous les autres.

Ce qui nous rebute le plus d'une Lecture de ce genre, c'est que nous n'aimons pas à nous occuper de la pensée de la Mort. Tout ce qui y a du rapport nous blesse l'imagination. Ce sont des images noires & lugubres, que nous écartons, autant que nous pouvons, de notre esprit. Tout ce qui rappelle le souvenir de la Mort, nous le fuions, nous l'éloignons, come s'il devoit hâter notre dernière heure. Cette triste pensée, disons nous, vient troubler tous les plaisirs; si l'on y pensoit fréquemment, on seroit hors d'état de goûter les douceurs de la Société; on n'auroit pas même le courage de travailler à ses affaires, on abandoneroit tout, & l'on tomberoit dans un découragement universel.

Pour ne rien outrer, je ne dirai pas, avec quelques Moralistes rigides, que la pensée de la Mort doit-être toujours présente à notre esprit. La Sagesse du Créateur, en nous donant des occupations indispensables, semble par-là avoir voulu nous distraire d'un Objet, dont nous ne pourrions pas soutenir continuellement la vue.

Mais il y a un milieu, entre penser toujours à la Mort, & n'y penser jamais: Il faut nécessairement donner certain tems à une Méditation si intéressante. Qu'avancerons nous en détournant toujours de notre Esprit la pensée de la Mort? Adoucisons nous l'horreur de ce Spectacle, par le soin que nous aurons de le dérober à notre vue? C'est lui laisser tout ce qu'il a de plus éfrayant. Par cela même qu'on se sent cette foiblesse d'esprit, il faut s'acoutumer insensiblement à cet objet. Nous parviendrons peu a peu à y pouvoir fixer nos regards, & l'envisager sans trouble.

C'est donc mal raisonner, que de dire, come on fait quelquefois, que ce sera assés tôt de penser a la Mort quand une Maladie sérieuse nous ataquera, & qu'elle nous fera entendre qu'elle pourroit bien finir notre Vie. Tant que nous nous portons bien, dit-on, qu'on nous laisse la consolation de nous distraire

traire

traire d'un souvenir aussi triste que celui de notre Mort. Ce fera assés tôt de s'en occuper, quand nous la verrons s'aprocher de nous.

Mais le moien d'être encore plus éfraié de cet Objet, c'est de l'avoir toujourns écarté auparavant. La Mort n'est jamais plus formidable, que la première fois qu'on l'envisage, sur tout si on l'envisage de près. Un danger prévu de loin nous frape beaucoup moins.

D'ailleurs, ce n'est pas à une Maladie dangereuse, qu'il faut renvoyer une Méditation aussi importante. Alors on n'est occupé que de ses affaires temporelles, ou plutôt, on n'est occupé que de son mal. L'Esprit n'est plus guères en état de s'aquiter de ses fonctions.

Si nous parcourons les diférens genres de mort, nous comprendrons encore mieux, que ce n'est pas quand elle arrive, qu'il faut atendre à s'y préparer.

A l'égard des Morts violentes, la chose est claire. Ceux qui meurent d'une manière tragique & subite, ne sont pas en état de s'y préparer. On trouve dans l'*Imitation de J. C.* un beau Passage sur ce sujet, que je suis tenté de rapporter.

L'Auteur de ce Traité, pour réveiller ceux qui croient avoir toujourns assés de tems pour

penfer à la Mort, leur fait voir, qu'il ne peuvent pas compter fur un feul jour de vie. Pour faire sentir l'imprudence de ceux qui voudroient renvoyer cette Méditation à leur dernière Maladie, il fait voir qu'il y a bien des Gens, qui ne meurent pas dans leur Lit, & il décrit plusieurs fortes de Morts violentes. En voici la Traduction en Vers, où l'on reconoit encore le grand *Corneille*, quoi que fa Muse fut fur fon déclin.

*Combien de fois entens-tu dire,
Celui-ci vient d'être égorgé,
Celui là d'être submergé,
Cet autre dans les feux expire?
L'un, écrasé subitement
Sous les débris d'un Bâtiment,
A fini ses jours & ses vices.
L'autre au milieu d'un bon Repas,
L'autre parmi d'autres délices,
S'est trouvé surpris du trépas*.*

Ces accidens font affés rares, mais rien de plus comun que des Morts imprévues. Le Corps humain est un Edifice qui est quelquefois prêt à tomber, lors qu'on le croit le mieux apuié. On prévoit ordinairement la

* *Imitation de J. C. Liv. I. Ch. 23.* On trouve ce même détail des différens genres de mort dans *Pétrone*. Ce font des Réflexions à l'ocasion de *Iycas* noyé, dont le Cadavre avoit été repouffé au Rivage par les Flots. *Thomas à Kempilis* est fort foupçonné d'avoir copié *Pétrone*.

châte des Bâtimens par quelque marque extérieure. Mais qui voit les ressorts diférens de la Machine du Corps humain ? Ceux qui en ont le mieux étudié la structure, ne sont point surpris de voir arriver des Morts subites.

Il arrive aux Homes la même chose qu'aux Vaisseaux, qui sont sur Mer. Un Bâtiment vogue heureusement. Il avance à la faveur des Vents, & tout à coup un Banc, qu'on ne voyoit pas, un Vent contraire qui se lève, un Rocher à fleur d'eau, un Ais qui s'entrouvre, le font couler à fond. La même chose arrive dans la perte de la Vie. Les uns meurent subitement, sans avoir éprouvé aucune Maladie. Les autres font naufrage, dans un Corps usé & abatu par de longues infirmités. Celui qui étoit dans un bon Vaisseau, dans un Corps plein de vigueur & de force, croit faire un long Voyage. Celui qui étoit dans un Corps usé, y ayant passé plusieurs années, espéroit au moins achever celle qu'il avoit déjà comencée. Ainsi ils sont tous deux surpris à peu près également par la Mort.

Presque toutes les Morts sont imprévües, à cause du panchant que nous avons à nous flater quand nous sommes malades. Nous espérons toujours que la Maladie ne fera pas mor-

mortelle, & ceux qui nous assistent nous entretiennent le plus souvent dans cette illusion. Comment seroient reçus des Voisins ou des Parens indiscrets, qui viendroient alors nous parler de la Mort? Jamais tant de soins d'éloigner cette idée, que quand on est malade. Si la pensée en vient, on l'affoiblit par l'espérance d'une convalescence prochaine. Quelque longue que soit la Maladie, on meurt avec la confiance téméraire de guérir bien-tôt. Renvoier à la dernière Maladie à penser à la Mort, c'est vouloir donc n'y penser jamais. Le souhait de la plupart des gens d'aujourd'hui, c'est de mourir sans s'en apercevoir.

La grande raison, pour nous engager à penser à la Mort, ce sont les suites qu'elle doit avoir. *Selon l'ordre de Dieu, tous les Hommes doivent mourir une fois, après quoi vient le Jugement**. La Religion veut que ce sévère Arrêt soit souvent présent à notre souvenir, que nous y fixions de tems en tems notre esprit, & que nous pensions fréquemment à notre dernière fin.

Nos Prédicateurs nous représentent souvent, qu'il faut du tems pour se préparer à la Mort, & sur tout au Jugement, qui doit la suivre. Il faut du tems pour bien examiner

* Hebr. IX. 27.

ner sa conduite, & pour se mettre en état de paroître devant son Juge. Les affaires de la Conscience, nous disent-ils, une Vie de trente ou quarante ans, ce Cahos d'iniquité, n'est pas si tôt débrouillé. Si vous aviez eu le maniement des Deniers publics, que vous eussiez eu des affaires embarrassées, & qu'avec cela on fût toujours sur le point de vous faire rendre compte; s'il falloit, pour mettre les choses au net, un tems considérable, vous y travailleriez sans relache. Si quelqu'un venoit vous représenter, que vous ne devés pas tant vous tourmenter, qu'il sera assés tôt de penser à vos Comptes dans quelques années, coment recevriez vous ce conseil? Vous répondriez sans doute, Cela demande de la discussion, & cette affaire est de la dernière importance pour moi, il y va de mon tout, je risquerois trop à renvoyer à régler mes Comptes. Nous avons une Ferme, nous avons reçu des Deniers, & même des Talens, dont l'Écriture dit que nous devons rendre compte.

Voici un trait plus vif d'un Sermon que j'ai entendu. La pensée de la Mort éfraie, elle trouble les plaisirs & les plus beaux jours, & c'est pour cela qu'on l'éloigne. Pourquoi n'en fait-on pas de même de tout ce qui trouble nôtre repos? On a un Procès cri-

minel ; il s'agit de tout son bien, de l'honneur d'une Famille, de la Vie même, si l'on vient à le perdre. Pourquoi n'éloigne-t-on pas de même cette chagrinante pensée ? Que diroit-on d'un Home, qui'ayant ce Procès, ne voudroit pas même en entendre parler, en éviteroit même la pensée, parce qu'elle est inquiétante ? Voilà le cas de ceux qui ne veulent pas penser à la Mort, de peur d'être éfrayés par un Objet si triste.

Que gagnons nous, ajouta le Prédicateur, Que gagnons nous en évitant de penser à la Mort, & en la fuyant ? En serons nous plus à couvert ? Nous aurons beau éviter d'y penser, elle n'en viendra pas moins à nous, Nous aurons beau la fuir, elle saura bien nous atteindre. Craignons, ne craignons pas, fuions, ne fuions pas, il faut également mourir. C'est une nécessité indispensable. Tout ce que nous faisons, en craignant & en fuyant ; c'est de nous rendre cette nécessité plus dure & plus acablante. Rien n'est plus désolant, que de craindre & de fuir ce qu'on ne sauroit éviter. Changeons donc l'éloignement que nous avons pour la Mort, en une acceptation humble & volontaire. Par là le mal deviendra pour nous un remède.

Ces Réflexions sont fort sensées, on ne sauroit en disconvenir : Mais il s'agit de tâcher

cher de dissiper entièrement, s'il est possible, les illusions que l'on se fait encore là dessus.

Le prétexte le plus spécieux pour se dispenser de s'ocuper de la pensée de la Mort, est celui-ci. La véritable préparation pour bien mourir, c'est de bien vivre, dit-on; sans qu'il soit nécessaire de rouler dans son Imagination les idées tristes & sombres de la Mort.

On pourroit réfuter ce prétexte par bien des raisons différentes. Mais voici la seule Réponse à quoi je m'en tiens présentement. Vous dites, que la meilleure préparation pour bien mourir; c'est la bonne Vie, sans qu'il soit besoin de penser à la Mort. Mais faites attention, qu'un des plus grands secours pour régler sa conduite, c'est de penser souvent à notre fin. C'est ce qu'il s'agit de prouver un peu en détail:

La pensée de la Mort nous guérit de nos Passions déréglées. C'est le frein le plus propre à les réprimer, à en arrêter l'impétuosité & la violence.

Rien n'est plus propre à combatte nôtre orgueil & à nous humilier, que de penser que nous devons mourir. Alors nous perdrons tout ce qui nous distingue des autres. Tous nos avantages temporels, qui flatoient

si fort nôtre vanité , disparoîtront pour toujours. L'Orgueil le plus enraciné est confondu , quand on pense à cette privation entière , à ce dénuement total où la Mort nous réduit.

Une jeune Personne paroît fort entêtée de quelques traits de beauté qu'elle peut avoir. Comment la guérir de la bône opinion excessive qu'elle conçoit de cet avantage ? Il n'y a qu'à la renvoyer à l'Ecole des Morts. Il n'y a qu'à lui rapeller ce que son Corps , dont elle est idolatre , deviendra dans le Tombeau.

Un autre se glorifie de ce qu'il est d'une Maison illustre , il n'a que du mépris pour ceux d'une Condition au dessous de la sienne. Pour guérir cette enflure , il faut lui faire penser , que ce n'est pas assez de regarder continuellement d'où il est venu , qu'il doit aussi penser quelquefois où il doit aller , qu'il va à grands pas vers la Mort , qui le confondra avec ceux qu'il méprise le plus.

La Méditation de la Mort est encore fort propre à moderer nôtre Ambition. Si l'on voit un Home dominé par cette Passion , se doner tant de mouvements pour parvenir , troubler continuellement , dans cette vûe , le repos des autres , & le sien propre , c'est qu'il ne pense point à la Mort qui le menace à tout moment. Quand je le vois mourir

mourir à la fleur de son âge, je dis, A quoi sert présentement à cet Home vain de s'être donné tant de mouvemens pour s'élever? La Mort est l'écueil fatal où toute la Grandeur humaine vient se briser. Il y a là de quoi fixer nôtre Ambition. Un Home raisonnable doit se dire, Qu'ai-je à faire de toutes ces Dignités que la Mort doit m'enlever au premier jour? Que m'importe de mourir dans l'élévation? Je ne dois penser qu'à mourir dans des Dispositions Chrétiennes.

L'idée de la Mort est encore un préservatif contre l'Avarice. Quand on s'est bien dit, que l'on mourra peut-être au premier jour, on ne se donne plus tant de peine pour grossir son Revenu. Le remède contre cette passion inquiète, qui veut tout avoir, c'est de bien penser à la Mort qui ravit tout, qui nous dépouille de tout. Je vois un Négociant fort appliqué & fort ardent. Il a la réputation d'entendre parfaitement la Science des Calculs. Mais il y a une supputation qu'il ne fait point faire, c'est celle de la brièveté & de la fragilité de la Vie. Les grandes Fortunes n'éblouissent plus, quand on pense que la Mort nous les enlèvera bientôt, & celà avec d'autant plus de violence que nous y aurons été plus attachés.

Ces Biens que vous amassés avec tant de soin, dit un sage Moraliste, les emporterés-vous, ou vous seront-ils de quelque usage dans cette conjoncture fatale? Nous regardons nos Biens come une ressource dans toutes nos disgraces, come un rempart contre toute sorte d'accidens. Je ne veux pas disconvenir, que ces Biens n'aient leur usage dans bien des rencontres. L'Argent a son prix, & dans le Siécle où nous vivons, c'est la chose dont l'usage a le plus d'étendue. Mais après tout, si je pense à la Mort, tout cela change de nature. Je n'en puis espérer de consolation ni d'aui, & je suis forcé d'avouer, que me manquant dans mes plus pressans besoins, mon aveuglement est extrême d'y mettre ma confiance, & d'en faire mon Idole.

La pensée de notre fin prochaine doit encore nous rendre fort retenus à l'égard des Plaisirs défendus. On n'a plus de goût pour la Volupté & la Débauche, quand on se regarde come sur le bord du Tombeau. C'est là le préservatif contre l'air contagieux des mauvaises Compagnies.

Si l'on parcourt de même les Passions qui incomodent ceux avec qui nous vivons & qui troublent le plus la Societé, l'Envie, la Vengeance, & les autres de cette nature,

on verra que la pensée de la Mort est aussi fort propre à les afoiblir. Il n'y en a point qui puisse tenir contre cet Objet. *Souvenez-vous de votre fin, & vous ne pécherés jamais*, dit fort bien l'Eclésiastique Ch. VII. v. 40.

Mais pour engager les Homes à penser quelquefois à leur fin, est-ce bien s'y prendre que de leur alléguer pour motif que par là ils pourront se défaire de leurs mauvaises habitudes. Ne fait-on pas que la plâpart aiment leurs Passions, & ne cherchent point à les afoib'ir? Ils ne s'acomodent pas de l'êfet que doit produire cette salutaire pensée. Elle doit les rendre plus sages, & c'est ce qu'ils ne souhaitent pas encore.

Il faut convenir que cette mauvaise disposition du cœur n'est que trop comunc aujourd'hui. Cependant il y a encore un certain nombre de Persones qui n'ont point cette tendresse pour leurs Passions, qui sentent la pesanteur de ce joug, qui souhaitent véritablement de le secouer & d'être délivrés de cette tyranie. C'est en leur faveur que nous allons continuer à marquer les bons êfets que doit produire la Méditation de nôtre Mort.

Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'en nous guérissant de nos vices, cette Méditation, si elle est faite come il faut, doit aussi nous

Inspirer les vertus opposées ; l'humilité, le détachement de la Terre, la patience dans nos maux, le pardon des injures, & quelques autres vertus qui viennent naturellement de la même Source.

Le Lit de la Mort est le véritable point de vue pour bien juger du prix de ce que nous recherchons ordinairement. Alors cette idée chimérique que l'on avoit du Monde, & de la prétendue félicité dont il repait ses Partisans, s'évanouit entièrement. Or une Méditation un peu vive de la Mort doit nous mettre dans la même position où nous serons quand il faudra quitter la Terre. Les écueils de la vie les plus dangereux ce sont tout ensemble les biens & les maux. Les biens par leurs faux attraits enchantent le cœur de l'Homme, & lui fait négliger la recherche des biens solides de l'autre vie. Les maux par leur amertume l'attristent, le découragent & le jettent dans la désolation. Le préservatif assuré contre ces deux écueils, c'est le souvenir de la Mort. Il détache l'Homme des biens de ce Monde, il le console de ses maux.

Quand on pense bien à la Mort, on contemple toutes les choses du monde dans le même point de vue où la Mort nous les fera considérer. On les aperçoit, on en juge come on en jugera alors. On les reconoit
fri.

frivoles, trompeuses, méprisables. On se reproche de s'y être attaché, on déplore son aveuglement come on le déplorera à cette dernière heure.

Dans cette disposition du Cœur & de l'esprit, la passion se réstroidit; les biens du Monde, ses plaisirs, n'ont plus qu'un atrait languissant & émouffé, qu'un goût fade, qu'un éclat morne, dès que tout cela ne paroît qu'à travers les ombres de la Mort. Elle démasque tous les objets créés, & fait tomber le prestige.

Quels biens ne doit pas produire en nous le souvenir de la Mort? Il règle nos jugemens, & modère nos passions. Il nous détache des choses de la Terre, raproche celles du Ciel, nous touche, nous anime, nous afermit. C'est une Source de lumière qui nous fait conoitre nos devoirs, un conseil fidèle dans tous les détails de nôtre conduite, un puissant secours contre les tentations, & un adoucissement de nos Maux. C'est en un mot le remède à tous les Vices, & l'école de toutes les Vertus.

Le Tombeau nous fait continuellement les leçons les plus pathétiques. La vûe du Convoi d'un de nos Amis ou de nos Proches, l'aspect de son Cadavre doit nous tenir lieu d'un Sermon des plus instructifs.

Le Père *Houdri* dans sa *Bibliothèque des Prédicateurs*, prouve par plusieurs bonnes raisons, que la Mort d'un de nos semblables doit nous faire penser à nôtre propre Mort, & nous disposer à nous y préparer. Voici une de ses preuves que je crois qui demande quelque examen.

Il est dit dans les *Actes des Apôtres* que *St. Paul* prêchant dans la *Troade*, un jeune Home qui étoit du nombre de ses Auditeurs, tomba du troisiéme étage où il étoit pour entendre le Sermon *. Il fût aporté mort dans la Sale, & *St. Paul* surpris de cet accident, se tut, interrompit son discours sans en dire d'avantage.

St. Chrisostome, ajoute t-il, donte la raison de ce silence, en disant qu'un accident aussi funeste que celui-là, tenoit lieu de Prédicateur. Cet Apôtre se tut persuadé que le spectacle d'un jeune Home, feroit plus d'impression sur l'esprit de ses Auditeurs que toute la force de son éloquence.

Le Jésuite ajoute un trait des plus frapans pour appuyer cette Réflexion. La Mort de *St. Chrisostome* lui même donna lieu à un Sermon muet, qui fit une grande impression dans son Eglise de Constantinople. L'Empereur *Théodose* fit apporter son Corps dans la Chaire

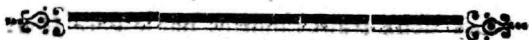
* *Actes XX. 7.*

Chaire même où il avoit si souvent prêché. On prétend que jamais il n'avoit fait de prédication à son Peuple aussi touchante que ce jour là. Jamais il n'avoit fait tant d'impression, ni tant fait répandre de larmes.

Ces deux traits raportés par le Père *Hondri*, doivent faire un bon effet dans la Chaire, & par conséquent sont bien placés dans sa *Bibliothèque des Prédicateurs*. Mais je doute qu'ils le soient aussi bien dans un Ouvrage Périodique tel que celui-ci. On y demande plus de justesse, & le premier de ces deux traits semble en manquer un peu.

Tout le monde conviendra que la mort subite de ce jeune Home qui s'étoit endormi au Sermon de *St. Paul*, étoit fort propre à faire rentrer en eux mêmes ceux qui se trouvoient dans cette Assemblée, & à les faire profiter de ce qu'ils venoient d'entendre. Mais il me semble qu'on peut donner une raison plus simple de la cessation du Sermon de *St. Paul*. Il est fort vraisemblable que ce qui l'empêcha de le continuer, ce fût le trouble que la chute d'*Eutiche* venoit de causer dans l'Assemblée, à quoi l'on peut ajouter qu'il finit son Sermon parce qu'il avoit été assez long, come le remarque *St. Luc*. La même raison doit aussi m'engager à finir le mien. Quand ma petite Remarque critique n'auroit

d'autre usage que celui-là, on ne devoit pas la regarder come inutile. Il est bon de saisir toutes les occasions d'inculquer cette sage Règle, que les Sermons d'aujourd'hui ne doivent pas être longs.



QUESTIONS

Proposées, à l'AUTEUR DE LA LETTRE, insérée dans le Journal de Novembre 1754, à l'occasion d'un Discours, sur l'Hospitalité d'Abraham.

MONSIEUR.

SANS aucun dessein de m'ériger en Juge de la Dispute qui est entre Vous & le Savant Théologien, dont vous venez de critiquer le sentiment, permettez moi de vous demander, simplement pour m'instruire, si en suivant la même manière de raisonner, dont vous vous êtes servi, pour prouver, par le Chapitre XVIII. de la *Genèse*, que l'un des trois Homes qui mangèrent chez *Abraham*, étoit le propre FILS DE DIEU; l'on ne pourroit pas, avec autant de solidité, conclure du dixième Verset du Chapitre VII. d'*Isaïe*, que ce *Fils d'Amos* étoit L'ÉTERNEL lui même? Prenez, je vous prie, la peine de lire toute la suite du Recit
de

de ce Prophète. Vous verrez, qu'après avoir, dans les trois Versets précédens, assuré, de la part de l'Eternel, *Acas* Roi de *Juda*, que l'Expédition de *Rézin* Roi de *Syrie*, & de *Pékach* Roi d'*Israël*, qui avoient dessein d'envahir & partager entr'eux les Etats, loin de leur réussir, auroit un effet tout contraire à leur atente; puis qu'au bout d'un certain nombre d'Années, le Royaume d'*Israël*, désigné sous le nom d'*Ephraïm* seroit détruit, en sorte qu'il ne formeroit plus un Peuple; *Isaïe* dit à ce Prince: *Si vous n'avez pas de la Foi, certainement vous ne serez point affermis.* Puis, dans le Verset dixième, qui suit immédiatement ces paroles, vous trouverez celles-ci, que je vous conjure de bien remarquer: *L'Eternel continua encore de parler à Acas, en disant: Demandez, pour vous rassurer, un miracle à l'Eternel votre Dieu: Demandez-le du fond de la Terre, ou du haut des Cieux.* Cet exemple ne démontre-t-il pas, avec la dernière évidence, que dans le stile de l'Ecriture Sainte, L'ÉTERNEL est toujours censé parler lui-même aux Hommes, par la bouche de ses Envoyés, quels qu'ils soient; tant qu'ils ne font que rapporter fidèlement ses paroles? Que si dans ce cas, il est toujours censé parler lui-même par leur bouche, ne peut-il pas aussi, être dit *se faire*

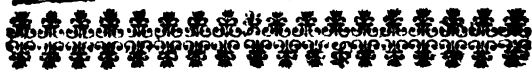
voir en leurs personnes, quand ils se présentent, & s'en aller, quand ils se retirent ? N'est-ce pas dans ce sens, que les anciens Fidèles disoient, *Nous avons vu Dieu*, quoi qu'ils n'eussent été honorez, que d'une apparition plus ou moins glorieuse, de quelqu'un de ses Saints Anges ? Et à considérer même la chose, peut-on jamais voir autrement des yeux du Corps, celui qui de sa nature est invisible, mais qui montre dans toutes ses œuvres tant d'adorables Perfections, & qui se laissera contempler à souhait, pendant toute l'éternité, dans son Fils, son Image vivante & fidèle, en qui sont renfermez les immenses & inépuisables trésors de sa Gloire ?

Au reste y a-t-il, dans toute la Parole de DIEU, un seul Passage bien clair & bien formel, où le FILS DE DIEU soit incontestablement désigné sous le nom de JEHOVAH, sous le nom de L'ÉTERNEL ? Cet auguste Nom n'est-il pas toujours particulièrement propre au DIEU ET PERE de notre Seigneur JESUS-CHRIST ? Après avoir dit, dans le passage d'Isaïe que vous avez vous même cité : *Je suis l'Eternel : c'est-là mon Nom*, n'ajoute-t-il pas aussi-tôt, *je ne céderai point ma gloire à un autre ?* N'est-ce pas du PERE DU MESSIE que David parle, quand il dit, dans le Psaume CX, *L'Eternel a dit à mon*

Seigneur : Assieds-toi à ma droite ? Et dans le Psaume LXVIII. 21. Ce Dieu (le CHRIST) sera pour nous le Dieu des delivrances : oui ; à la gloire de l'Eternel, mon Seigneur trouvera les issues de la mort ? Et encore dans le Psaume XVI 2. Mon Seigneur, vous avez dit à l'Eternel : Tu es mon Bien : confonds ceux qui s'élèvent contre toi ?

J'espère de vôtre bonté, que vous voudrez bien pardonner ce petit nombre de *Questions*, à une personne, qui souhaite fort, de ne pécher come vous le dites, ni du côté du trop, ni du côté du trop peu de Foi, au Merveilleux de nos Livres sacrés. Si vous daignez les lui résoudre, elle vous en aura une véritable obligation. En attendant cette faveur, elle a l'honneur d'être avec une considération distinguée. Je suis &c.

Ce 20. Décembre 1754.



L E T T R E

*A Mr. ***. ou Examen impartial du Parallèle
que l'Auteur des Mœurs fait de l'AMOUR
DIVIN avec l'AMOUR PROFANE*.*

Vous vous rapellez fans doute, *Monsieur*, que le fameux Ouvrage intitulé *les Mœurs*, a fait plus d'une fois la matière de nos Conversations, j'ajouterois même, de nos Disputes, si on pouvoit apeller ainsi ces Entretiens, où un Jeune Homme, sans sortir jamais des bornes du respect & de la docilité, ose cependant proposer à son Maître, quelques objections, moins dans la vûe de soutenir sa propre Thèse, que pour la voir mieux combattue & plus complètement réfutée. C'est précisément, *Monsieur*, dans cet esprit, que vous voiant dernièrement désapprouver le Parallèle, que l'Auteur fait de l'*Amour Divin* avec l'*Amour profane*; j'entrepris de le justifier en quelque sorte, & cela, afin de vous engager à me conduire jusques aux Principes, sur lesquels vous fondiez votre Critique. Je ne pus guère alors que
les

* Les Mœurs. IV. Edit. 1749. I. Part. Ch. I.
P. 9. 10. & 11.

les entrevoir de loin. Des Affaires qui vous survinrent, ne vous permirent pas de les développer. Enfin vous me fites conoitre que vous verriez avec plaisir, que je m'exercasse sur ce sujet. L'entreprise me parût difficile. Cependant, encouragé & soutenu par votre invitation, je me suis disposé à vous satisfaire. Et c'est le but de cette Lettre.

La briéveté requise dans une Pièce, qui veut trouver place dans ce Journal, ne me permet pas de rapporter ici tout ce que l'Auteur dit, pour établir ou pour justifier son Parallèle. D'ailleurs, les graces de son Stile seroient si propres à faire remarquer les défauts du mien, qu'il est en quelque façon de mon intérêt, de ne le faire parler lui-même que le moins qu'il me sera possible: Un Visage défectueux évite volontiers le vis-à-vis d'une Beauté accomplie. Ne lui faisons pourtant point de tort essentiel; mais disons sa Pensée, aussi fidelement quoique pas aussi agréablement que lui. La voici réduite à une Proposition déterminée. *L'Amour dont un Cœur droit est épris pour une Maitresse également bien pourvue de Vertus & d'atraits, est le même que celui qu'il a pour son Dieu; & ces deux Affectons ne difèrent l'une de l'autre que par la diversité de leurs Objets & de leurs Fins.* La première partie de cette Thèse présente

la conformité qu'il y a ; selon nôtre Auteur, entre l'*Amour Divin* & l'*Amour profane* ; & la seconde en marque la différence. Voilà le Plan de mes Réflexions tout trouvé.

Vous vous attendez peut-être ici, *Monsieur*, à quelques Observations préliminaires, que j'eus déjà l'honneur de vous proposer dans nôtre Conversation. Il est certain, que sans être de ces *Dévots*, que l'Auteur ridiculise si souvent dans son Ouvrage, on peut fort raisonnablement s'offenser d'un Parallèle aussi hardi & aussi cavalier que celui dont il s'agit ici ; sur tout quand on n'en rapprochera pas, come je l'ai fait, le Correctif qu'il y ajoute, lors qu'il assigne finalement une différence, entre deux choses, qu'il venoit en quelque façon d'identifier. Quoi, direz-vous, *Monsieur*, ne peut-on donc peindre l'*Amour Divin* que d'après l'*Amour profane* ? Sera-ce dans l'École de la Volupté, qu'on se formera à la Sainteté ? Serà-ce le vis-à-vis d'une Maitresse, d'une belle *Ménoqui*, qui nous apprendra à aimer Dieu ?

Je conviens avec vous, *Monsieur*, qu'à envisager ce Parallèle sous ce point de vüe, on y trouve, pour peu qu'on ait de délicatesse, quelque chose de bien choquant & de bien difficile à digerer. Mais prenons pourtant garde d'aller trop loin. Prenons garde qu'un

qu'un zèle louable en lui-même, ne nous fasse ici mal commenter nôtre Auteut. *On aime de meme son Dieu & sa Maitresse.* Voilà ce qu'il dit. Je sais que cela sent encore bien le Paradoxe. Mais dépotil'ons tout préjugé. Peut être est-ce moins l'idée même, que l'expression dont on l'habille, qui nous offense. Peut-être cette même Pensée sous un extérieur plus décent, trouveroit-elle moins de difficulté à s'insinuer dans nos Esprits. C'est ce qu'il faut examiner.

Si nous recherchons d'abord quel doit être le principe qui a conduit nôtre Auteur au Parallèle dont il est question, nous trouverons, qu'on ne peut guère charitablement lui en prêter d'autre, que celui-ci. C'est qu'il peut y avoir beaucoup de rapport entre deux Afections, dont les objets sont cependant fort diférens. Exigez-vous, *Monsieur,* que je justifie un principe aussi clair en lui-même, & si bien démontré par l'expérience? Si j'écrivois pour vous seul, vôtre pénétration m'en dispenseroit. Mais je dois quelque chose à ceux, qui, moins pénétrants que vous, ou moins acoutumés à ma façon de raisonner, voudront cependant me comprendre.

Je dis donc, que quelque diférens que soient deux objets, il est fort possible &

mè-

même fort ordinaire, qu'ils se ressemblent par quelque endroit. Or, si cet endroit est propre à faire naître quelque affection dans mon Cœur, il arrivera que je serai disposé de la même manière à l'égard de deux Objets, entre lesquels il y a cependant une grande différence. Je conviens que cette disposition pourra être modifiée à raison du plus ou du moins de force de ce qui en fait le motif. Mais malgré cela, il reste vrai, qu'elle est au fond la même à l'égard des deux Objets qui l'ont produite. Une différence de degré n'a jamais emporté une différence de nature.

Qu'est-ce que l'Amour en général? Chacun aime quelqu'un, & cependant peu de gens savent bien définir ce que c'est qu'aimer. On se livre à ce sentiment agréable, sans s'informer beaucoup de ce qui l'a fait naître. Aussi me semble-t'il déjà en entendre plusieurs répondre à ma question, en disant que l'Amour est un *je ne sais quoi* qui unit deux personnes... Mais que m'apprendra une semblable Définition? Rien du tout. Tâchons donc de dire quelque chose de plus clair & de plus précis.

J'ai toujours crû aimer véritablement quelqu'un, quand je me suis senti constamment disposé à me réjouir de son bonheur

& à l'avancer de tout mon pouvoir. Voilà, selon moi, ce qui caractérise l'Amour, & je ne pense pas que l'expérience de qui que ce soit me démente. Mais il ne suffit pas de donner une idée distincte de cette affection; mon but exige encore que j'en recherche l'origine, & que j'examine ce qui la fait naître dans mon Cœur. Ici je demande un peu d'attention.

Qu'est-ce qui fait que nous nous aimons nous mêmes? C'est que nous sentons confusément en nous, ou que nous y apercevons distinctement quelque chose qui nous plaît, ou dont l'idée nous fait plaisir. Or, ce quelque chose qui nous plaît en nous ne peut-être qu'une perfection réelle ou chimérique. Car pour peu que nous réfléchissons sur la nature des objets, dont la vue nous fait plaisir, nous reconnoissons, qu'ils ne produisent cet effet en nous, qu'autant que nous les voyons, ou que nous nous les figurons propres aux usages pour lesquels ils sont destinés, c. à. d. qu'autant qu'ils nous paroissent parfaits, s'il est vrai, come je ne pense pas qu'on en puisse disconvenir, que la perfection d'un objet n'est autre chose que son aptitude à remplir sa destination. Come donc nôtre destination la plus prochaine est l'exercice des facultés dont nous sommes doués;

des

des que nous exerçons ces facultés, nous remplissons cette première destination. Et cela produit en nous ce sentiment de notre perfection qu'on appelle plaisir, & qui fait que nous nous attachons à nous & que nous nous aimons. Il va sans dire après cela, que cet amour de nous-mêmes se fortifie à proportion que notre perfection, qui en est le principe, se développe & s'étend. Il me suffit ici d'avoir prouvé que c'est notre perfection vraie ou apparente que nous aimons en nous. Or, ce que j'aime en moi-même, je l'aimerai pareillement dans tout autre objet, qui sera à ma portée. Car, & je l'ai déjà insinué, je suis constitué de façon, que tout ce qui me présente quelque perfection, me donne du plaisir. Et come tout ce qui me donne du plaisir, a, par cela même, un droit incontestable à mon affection, il s'ensuit que tout objet qui paroît parfait à mon Esprit, doit infailliblement être cher à mon Cœur.

Ce Principe une fois admis, celui que nous avons attribué à notre Auteur ne souffre plus de difficulté. Quelque différence qu'il y ait, d'ailleurs entre deux objets, si nous voyons de la perfection dans l'un & dans l'autre, si nous les trouvons également propres à remplir chacun sa destination, si surtout nous remarquons qu'ils peuvent contribuer

tribuer de concert à notre bonheur, nous ferons disposés de la même manière à l'égard de l'un & de l'autre, nous les aimerons tous les deux, & cette affection sera sûrement de même nature, quelque différence qu'elle admette dans son degré de force & de vivacité.

Mais tirons-nous de ces idées abstraites. Et pour nous mettre à la mode, présentons les sous quelques caractères propres à les rendre plus sensibles. Je veux me supposer Femme, pour un moment. On sera surpris de de cette métamorphose. Mais il est Temps que je vérifie la Prédiction * come tant d'autres. Mon Amant & mon Serein sont sans doute deux Individus bien distincts l'un de l'autre, & qui soutiennent à mon égard deux relations bien différentes. Malgré cela, j'aperçois que l'attachement que j'ai pour l'un, ressemble assez, jusqu'à un certain point, à celui que j'ai pour l'autre. C'est toujours chez moi, même disposition à partager leurs plaisirs & leurs peines, à augmenter ceux-là & à diminuer celles-ci. *Clitandre* souffre-t'il ? Je compatiss tendrement à ses maux. Recouvre-t'il sa Santé ? L'heureux moment qui la lui ramène, fait renaitre la joie dans mon Cœur. Son absence m'inquiète. Sa présence m'enchanté. Son silence me chagrime.

* Allusion à l'Année merveilleuse de l'Abé Côtier.

Ses protestations me ravissent. J'étudie ses goûts ; je me plais à m'y conformer. J'admire son mérite ; j'aime à l'entendre louer. Il m'est cher en un mot , & tout ce qui m'en présente l'idée m'est agréable. Tel est l'amour que j'ai pour *Clitandre*. Il falloit une Femme, jadis-Homme, pour le peindre aussi naïvement.

Mettons maintenant en Parallèle l'amour que j'ai pour mon Amant avec l'attachement que j'ai en même tems pour mon Serin. Ces deux affections ne difèrent assurément que dans leur degré & dans leur but. Mon Serin est pour moi un jouet si précieux, que le moindre accident qui le menace me done de l'émotion, quelquefois même des vapeurs. Je cherche avec soin & je lui prodigue avec plaisir, tout ce qui peut contribuer à son bien-être. Je n'ai point de tranquillité que je n'aie pourvû moi-même à tous ses besoins. J'aime à entendre sa petite mélodie. Je me divertis à voir ses gentilleses. Lui seul peut quelquefois dissiper ma mélancolie ou m'entretenir dans une agréable rêverie. Si je fors, c'est le dernier objet que je quite. Si je rentre, c'est le premier que je caresse. Souvent même en compagnie, je prens plaisir à vanter ses agrémens & les divers petits jeux, par lesquels il semble
cher-

chercher à me plaire. On ne m'actusera pas, fans doute, d'avoir peint ici de fantaisie. Rien n'est plus ordinaire, sur tout parmi nos Dames, que ces fortes d'atachemens. Aussi me suis-je mis à la place de l'une d'elles, pour en doner un échantillon.

Je quite le Pinceau pour reprendre mon Raisonnement, & je dis, qu'il paroît, par la comparaïson que je viens de faire de l'atachement d'une Dame pour son Amant, avec celui qu'elle a pour son Serin, que la Définition *Nominale* de l'Amour, convient également à l'une & à l'autre de ces deux dispositions, & qu'ainsi elles sont incontestablement de même nature, quoi qu'elles puissent & qu'elles doivent diférer beaucoup dans le degré. Comment cela se peut-il? Comment pourrons-nous concevoir que deux objets si diférens fassent naitre la même affection dans un Cœur? C'est qu'ils présentent l'un & l'autre quelque perfection à l'Esprit. C'est qu'ils paroissent tous deux également pourvûs de toutes les qualités requises pour plaire, chacun dans son département. Daignez vous rapeller, s'il vous plait, *Monsieur*, la théorie de l'Amour, que j'ai donée, ou pour mieux dire ébauchée ci-dessus. Je ne demande que cela pour rendre sensible la justesse de ma réponse.

Il n'en faut pas davantage non plus pour justifier le Principe sur lequel l'Auteur peut avoir fondé son Parallèle. Somes-nous donc lui & moi parfaitement d'accord à tous égards? Non pas tout-à-fait. Quoique nous convenions du Principe, nous ne laissons pas de ~~differer~~ *differer* dans l'aplication que nous en faisons. L'Auteur s'en sert, ou plutôt en abuse, pour accréditer un Paradoxe, qui, à vue de Pais, ne fera guères fortune que parmi ces Esprits legers, chez qui la nouveauté tient lieu de raison. Mais moi, tout l'usage que j'en fais, c'est de l'apliquer à un cas particulier, constaté par l'expérience, & qui ne porte aucune atteinte à la Piété. L'Auteur en conclut, d'un seul faut, qu'il *aime de même son Dieu & sa Maîtresse*. Et moi, plus modéré dans ma marche, j'en infère seulement, que *Lucinde* aime à peu près de la même manière *Clitandre* & son Serin.

∴ Mais, me dira sans doute ici quelque Partisan de l'Auteur, il ne s'ensuit pas de ce que vous ne tirez de votre Principe que cette seule Conséquence; qu'il ne puisse point en fournir d'autre. Il ne s'ensuit pas de ce que vous ne l'apliquez qu'à un seul cas, qu'il ne soit aplicable à aucun autre. Je sens toute la force de cette objection; mais voici ce que j'ai à répondre.

Comp-

Comparez, tant qu'il vous plaira, la Créature à la Créature. Il y a une analogie marquée entre tous les Etres bornés. On peut mettre en parallèle le plus chétif insecte avec le plus excellent Home. Quelque disproportion qu'il y ait entr'eux, elle n'est pas infinie. Mais vouloir rapprocher, par une comparaison aussi hardie, que celle de l'Auteur, l'Etre infini de l'Etre limité; vouloir de metre de niveau deux impressions causées par deux Objets infiniment diférens l'un de l'autre; vouloir combler par un petit parallèle l'espace immense qui sépare le Créateur de la Créature, c'est assurément un attentat, qui n'anonce rien moins que de la Piété, dans celui qui est capable de la comettre; c'est une entreprise que l'on ne peut guères comparer qu'à celle que la Fable prête aux anciens *Titans*.

Mais ici encore, prenons garde de donner dans l'outré, & de nous faire des Fantômes pour les combattre. L'Auteur ne prétend point anéantir la distance infinie qu'il y a du Créateur à la Créature, en mettant en parallèle l'Amour qu'il a pour son Dieu avec celui qu'il a pour sa Maitresse. Il observe lui même, que ces deux affections, quoique de même nature, *diférent cependant l'une de l'autre, par la diversité de leurs Objets.* & de

leurs Fins. Sera-ce donc un crime que d'observer le rapport qu'il peut y avoir entre deux impressions, qui nous viennent, l'une de Dieu, & l'autre de quelqu'une de ses Ouvrages, lors même qu'on a soin de faire toutes les réserves convenables ? L'Écriture elle-même ne fait-elle pas quelque chose de semblable, quand elle dit que *celui qui n'aime pas son Frère qu'il voit, ne sauroit aimer Dieu qu'il ne voit pas ?*

Je conviens très impartialement de tout cela. Mais avec la même impartialité, j'observe que l'Amour d'un Amant pour sa Maîtresse n'est point propre à donner une juste idée de l'Amour Divin ; & cela, précisément par la raison qui a déterminé l'Auteur à en faire choix. *Je choisis cette sorte d'amour,* dit-il, *pour modèle de l'Amour Divin, parce que c'est de toutes les affections, celle qui remue l'ame avec le plus d'empire & de vivacité.* Mais d'où viennent-elles ces émotions, qui s'excitent dans l'Âme, ou plutôt dans le Sang, vis-à-vis d'une Maîtresse ? D'où vient-elle cette *impétuosité* avec laquelle l'Auteur s'élançe vers l'objet qui la charme ? Est-ce une vue distincte & réfléchie de sa perfection, qui en est le principe ? N'est-ce pas plutôt l'idée sensuelle & par cela même confuse qu'il se fait du plaisir charnel qu'il goûtera dans

dans sa possession ? Et on ose donner ces émotions, cette impétuosité, pour autant de caractère de l'Amour Divin. Et l'on ose insinuer que l'on n'aime Dieu, qu'autant que son idée jette dans ce trouble passionné. Et l'on ose ainsi confondre l'Home pieux avec l'Amant transi. Loin de nous un parallèle aussi odieux, & aussi injurieux au pur Amour que l'idée de la Divinité doit allumer dans nôtre Ame.

Je n'abandonne point mon principe. Je veux bien qu'on s'en serve. Mais je veux aussi que dans l'apliques qu'on en fait, on soit toujours dirigé par le respect dû à l'Être Suprême. Si par exemple, l'Auteur avoit comparé l'Amour Divin à l'Amour filial, quelque disproportion que la diversité des objets mette entre ces deux affections, je n'aurois pas crû devoir m'en ofenser, parce qu'un bon Père tient en quelque sorte la place de Dieu à l'égard de son Fils, & qu'il lui présente, pour ainsi dire, en sa personne une ébauche de ce qu'il doit aimer en Dieu. Ce parallèle substitué à celui de l'Auteur, auroit eû les mêmes avantages, sans encourir un si juste blâme. Car enfin, qu'on épure tant qu'on voudra l'Amour d'un Amant pour sa Maitresse, qu'on le subtilise, qu'on le distille même à l'Alambic de la Métaphisique la

plus abstraite, il en résultera infailliblement l'une de ces trois choses ; ou il ne restera rien du tout ; ou ce ne sera plus qu'amitié, ou cet amour conservera toujours quelque chose de trop sensuel, pour en faire le modèle de l'amour divin. Ici la diversité d'objet & de but absorbe & anéantit en quelque façon l'identité d'affection.

C'est donc en vain que l'Auteur prétend sauver à son Parallèle l'indécence qu'on peut lui reprocher, lors qu'il dit que *l'Amour n'est Vice que dans les Cœurs vicieux*. Car d'abord, où est le Cœur si vertueux qu'il n'admette plus aucun alliage de vice ou de foiblesse ? Et dès là, où est le cœur capable d'aimer assez purement une Femme, pour pouvoir mouler sur cet amour, celui qu'il doit à son Dieu ? Il y a plus (& ici l'Auteur me fournit des Armes contre lui) la substance du feu, come il le dit lui même, est plus ou moins pure, suivant la nature des matières qui l'ont allumé. L'Amour est un feu. Donc, sa Flame doit tenir quelque chose de l'objet qui la produit. Or, quel est-il cet objet, principe de l'Amour dont un Amant est épris pour sa Maitresse ? Que voit-il en elle de propre à embraser ainsi son Cœur ? C'est, selon l'Auteur même, un Assortiment complet de *Vertus & d'Atrails*. Voilà donc

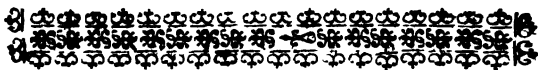
PEF.

l'Esprit & le Corps tous deux de la partie. Voilà le double Principe de l'affection de notre Amant. Voilà ce qui a allumé sa Flame. Si donc son amour, doit être assorti à la nature de l'objet qui la fait naître, quelque pure qu'il soit relativement aux *Vertus*, il ne sauroit se défendre d'être *sensuel* relativement aux *Attraits*. Ajoutez, que les graces du corps remuent l'Âme avec beaucoup plus d'empire & de vivacité que ne le font chez la plupart les qualités du Cœur. Il n'est que trop ordinaire de faire crédit de mérite à une Maitresse dont l'extérieur nous charme.

Mais je m'aperçois peut-être trop tard, que ma Lettre devient excessivement longue. Pardonnez-moi, *Monsieur*, l'ennui que la Lecture vous a sans doute causé. Vous avez commandé. J'ai obéi de mon mieux. Je puis donc, sans témérité, compter sur Vôtre indulgence, persuadé que vous me l'accorderez d'autant plus volontiers, que c'est tout ce que je puis prétendre avec l'honneur d'être &c.

NEUCHÂTEL.

J. B. M. D. S. E.



E S S A I

Sur ce Sujet proposé par l'ACADEMIE FRAN-
COISE, pour le Prix de l'Année 1755,
En quoi consiste l'Esprit Philosophique ?

LE Siècle d'aujourd'hui est le Règne de l'Esprit Philosophique: Il domine par tout: Morale, Histoire, Poésie même, tout est soumis à sa Jurisdiction. Son Empire s'étend sur tous les Arts, & sur toutes les Sciences. Semblable à ces Conquérans, qui subjuguent tous leurs Voisins, on prétend que l'Esprit Philosophique usurpe ce qui ne lui appartient point, & qu'il sort ainsi de ses limites. Je vai le considerer d'une manière moins générale. Je me bornerai à examiner l'influence qu'il a sur les Ouvrages d'Esprit, qui sont de son ressort, & sur les Mœurs qu'il doit régler, mais qu'il ne règle pas toujours.

L'Esprit Philosophique remonte à la Source, & aux Principes des choses. Il saisit ce qu'elles ont d'important & d'essentiel; il les examine de tous les côtés, & en compare les beautés, & les défauts. Il les pèse, en quelque sorte, à la balance, & ne se détermine

mine qu'après avoir consulté la Vérité, & à la lumière de l'Evidence. Il invente, & il perfectionne les Objets qui sont de son ressort. L'Esprit Philosophique nous fait sentir le besoin que nous avons les uns des autres, & le secours que nous pouvons tirer des Conseils, & des Lumières de nos semblables. Souvent, nous ne devenons leurs supérieurs, qu'en profitant de leurs avis. L'Esprit Philosophique n'a pas moins de justesse que de pénétration: Il se garde bien de donner son goût particulier pour règle de ses Décisions, & d'ériger un Tribunal qui n'est infallible qu'à ses propres yeux. Les Opinions, quelques générales qu'elles soient, ne sont jamais pour lui que de simples Opinions. Il ne met point sa gloire à établir, ou à inventer des Systèmes ingénieux, mais qui n'ont pour fondement, que la Vraisemblance.

Ami de l'ordre, il veut que chaque chose soit en sa place, que la Pensée soit naturelle, & l'Expression propre: Il admet tout ce qui est nécessaire, mais il réproouve tout ce qui est superflu. Il exige que les Ornemens mêmes servent à l'Edifice, qu'ils en fassent partie, qu'il y ait entr'eux une sorte d'harmonie, & qu'ils soient proportionés au tout. C'est ainsi que dans les *Provinciales de Pascal*, chaque Pensée, est où elle doit être, & do-

ne du jour à celle qui suit : C'est ainsi encore, que Mr. de *Fontenelle* a écrit l'Histoire immortelle de l'*Académie des Sciences* : Il a su rendre claires & intelligibles les Idées les plus abstraites, & l'élégance du stile ne fait qu'ajouter un nouveau prix à la précision & à la netteté des Pensées. Le Philosophe ne hait pas moins le fard dans le Discours, que sur le Visage.

L'Esprit Philosophique veut que nos Etudes & nos Recherches soient proportionnées à l'importance de l'Objet. Il donne à chaque chose son juste prix & se défie sagement, & des préjugés, & de son penchant. Il condamne ces Observations laborieuses, qui ne conduisent à rien d'utile, & qui font perdre un tems précieux, à courrir après des découvertes frivoles, ou de pures bagatelles. Il ne blame guères moins cette préférence injurieuse, que l'on donne hautement à une Science, ou à un Art, sur un autre, ces froides déclamations qui étourdisent l'oreille, sans éclairer l'Esprit, ces brillans colifichets, qui après avoir jetté quelques lueurs, s'évanouissent come une ombre, & nous laissent dans les ténèbres.

L'Esprit Philosophique nous éloigne de ces Disputes aigres, & mordantes, qui aveuglent souvent l'Esprit aliènent le Cœur,
&

& nous inspirent de la haine les uns pour les autres. *On ne subjugué point les Esprits* dit un illustre Ecrivain, *par la hauteur & par la violence. Il ne faut dans les Ecrits, que de la Raison, & dans la Société que de la Douceur.*

Quoi de plus opposé à l'Esprit Philosophique que ces Quêrelles Literaires où l'on s'insulte les uns les autres, pour des sujets qui méritent à peine nôtre attention: On s'est persécuté cruellement pour des vétilles, ou pour des choses auxquelles on ne comprenoit rien. *Dans les Disputes purement Literaires, dit Mr. de Voltaire, il y a souvent autant d'acharnement, autant d'esprit de parti, que dans des quêrelles plus intéressantes. On renouvellerait, si l'on pouvoit, les Factions du Cirque, qui agiterent l'Empire Romain: Si on ne peut cabaler & combattre pour des Courones, on s'acharne les uns les autres pour un Auteur, pour un Musicien. Je dirois volontiers come Mr. de la Motte,*

*Qu'entre nous l'Amitié règne ;
Dussent périr tous les Arts.*

N'exigeons point des Auteurs une perfection absolue, qui ne se trouve nulle part, & qui ne sauroit se trouver. Soions contents des efforts qu'on fait pour nous plaire, ou pour nous instruire.

C'est

C'est bien pis , lorsque les Disputes rois-
 lent sur des Matières de Religion ; c'est alors
 qu'on se croit obligé de mettre en œuvre tout
 ce que la Chicane & la Haine ont de plus
 inique & de plus odieux ; & qu'on n'a pas
 honte de se servir des Armes de l'Erreur ,
 pour gagner des Disciples à la Vérité : Un
 vrai Philosophe , tolerant par Principes , &
 par respect pour la Religion , ne voit dans
 ceux qui errent , que des Homes qui s'éga-
 rent par prévention ou par ignorance , &
 auxquels il doit servir de Guide. Il ne voit
 en eux que des Aveugles auxquels il tâche
 d'ouvrir les yeux , mais il ne croit point
 qu'on puisse les éclairer par des menaces &
 par des tourmens.

L'Esprit Philosophique fait se renfermer
 dans des bornes légitimes , & n'étend point
 les Droits de la Raison , aux dépens de ceux
 de la Religion. Pour éviter le Fanatisme ,
 ou une aveugle Crédulité , il ne tombe point
 dans un coupable Pirrhonisme. Il fait que la
 Raison nous a été donnée pour conoitre &
 pour pratiquer nos devoirs , & non pour sa-
 tisfaire une curiosité téméraire , ou pour chi-
 caner avec nôtre Conscience , & en secouer
 le joug.

Il fait que la vraie grandeur consiste dans
 la probité ; aussi est-il plus soigneux à être
 ho-

Honête Homme qu'à le paroître. Il est tel dans son Domestique & dans la solitude du Cabinet qu'il est dans la Société & sur le Théâtre du Monde. Se respectant soi même, autant qu'il est respectable, il n'est pas de ces Gens, qui, estimés de tous, ne peuvent s'accorder leur propre estime, parce qu'ils sentent qu'ils n'en sont pas dignes. Il ne méprise point la louange; il fait qu'elle est souvent le motif & la recompense des bones Actions; mais il aime mieux la mériter, que de l'obtenir; & n'écoute jamais ce qu'il n'est pas féant d'entendre.

Le Philosophe se plie aux mœurs, aux coutumes, & aux usages reçus, lorsqu'ils n'ont rien de contraire à l'Inocence; mais la politesse est une bienséance de sentiment, & non une formalité arbitraire, que la Modé établit un jour, & qu'elle détruit souvent le lendemain: Elle est plus dans le cœur, que dans les manières; elle coule de Source, & ne se borne pas à une honêteté plâtrée, qui n'est que pour l'extérieur & la montre. Il a moins en vûe de plaire, quoi qu'il ne le néglige pas, que de rendre Service, & de témoigner réellement son estime, & son amitié.

Il rend à la Naissance, aux Titres, aux Dignités, cet hommage extérieur, que le

Devoir & la bienfiance exigent, mais il réserve son estime, aux Connoissances aux Talens utiles, & à la Probité. O' que les Homes sont petits, lorsqu'ils ont besoin de Richesses; d'Equipages, & d'Honeurs frivoles, pour paroître grands!

Quoi que le vrai Philosophe ne recherche point les Emplois publics par vanité, il ne les refuse point aussi par paresse. Il se prête aux besoins de sa Patrie; & aux desirs de ses Concitoïens; mais seulement lorsqu'il se sent propre à se bien acquiter d'une Charge; qu'un autre exerceroit moins dignement. Pour éloigner ses Concurrens il n'emploïa jamais l'intrigue & la Cabale; moi en bas & honteux que la Probité condamé.

Le Philosophe, content de la place que Dieu lui a assignée, ne tache point à la changer par légéreté par ambition, ou par envie pour la prospérité d'autrui. Il s'applique à bien jouer son rôle, sans aspirer à un meilleur. Satisfait de son état, il n'éprouve point, dans les revers, cette impatience qui en rend le sentiment plus vif & plus douloureux; il ne lui échape point dans les malheurs ces murmures insolans contre la Providence, qui semble lui reprocher ses injustices. Préparé à tous les Evénemens.

Il faut qu'il est des Maux qu'il faut qu'un Sage effuir:

Un

Un Home qui a l'Esprit philosophique ne se laisse point abatre par les disgraces , & ne s'en orgueillit point aussi dans la prospérité; ferme & égal dans tous les états de la Vie, son bonheur est indépendant des caprices du fort & des faux jugemens des Hommes: Il regarde les Médifances, les Mensonges, & les Calomnies come de sombres Vapeurs qui sortent de la Terre, come des Exhalaisons malignes, qui se dissipent à l'approche du Soleil.

Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre.

L'Home Sage, indulgent pour les autres, leur pardone un Vice, en faveur d'une Vertu; mais sévère pour lui même, il ne fait pas ces fortes de compensations, qui coutent toujours quelque chose à l'Innocence. Il a souvent occasion de faire usage de sa modération & de sa prudence: Bon, il est la dupe des Méchans, plein de candeur & de franchise, il est le jouet de la ruse & de la fraude; mais il aime mieux être trompé que d'être trompeur, & il sacrifie son intérêt à son repos. Il n'explique jamais en mal ce qu'on peut & qu'on doit expliquer en bien, & n'exige point des autres une perfection à laquelle il ne sauroit atteindre lui même.

Le vrai Philosophe ne cherche point à

laver dans le Sang de son Ennemi, une injure qu'il a le courage de pardonner. Il ne se fait pas un Point d'honneur de devenir Criminel & Homicide, pour prouver son innocence.

Il n'est supérieur aux autres que par son Génie, ses lumières & sa probité; aussi modeste que grand, il n'exige point un hommage qui humilieroit l'amour propre de ses Inférieurs, en flatant le sien: Tribut honteux, qu'une lâche adulation ne paie que trop souvent à la vanité. Faut-il que l'Ambition, & les Richesses, aient mis entre les Homes, qui ont la même origine, une si grande distance!

La Philosophie nous console de la perte de nos Biens, & nous enseigne à faire un bon usage de ceux que nous pouvons acquérir par nôtre travail, & nôtre industrie; elle est une Source pure & intarissable de contentement. Elle rend nos Mœurs réglées, & n'est pas moins ennemie du Vice que de l'Erreur. Le Philosophe qu'a-t-il à craindre? La Fortune ne sauroit lui ravir ce qui fait le vrai bien de l'Homme, la Santé, les Talens, & les Vertus!

Le Sage ne laisse rien au Hazard de ce que peut lui ôter la Prudence; mais après avoir fait ce qu'il peut, & ce qu'il doit, il laisse
le

le soin des Evénemens à la Providence, & se repose sur elle. *Les Vents & les Flots agités ne me feront point abandonner le Gouvernail,* disoit un ancien Philosophe. *Si je ne puis conduire mon Vaisseau au Port, j'aurai au moins la satisfaction de lutter contre la Tempête.*

Si le vrai Philosophe est ferme dans les revers, modeste dans la prospérité, égal dans tous les états de la Vie, & modéré dans ses desirs, il ne l'est pas moins dans sa curiosité; il fait la renfermer dans de justes bornes; mais il ne se dégoûte point par légèreté, ou par caprice de ce qu'il a appris par goût ou par devoir: Bien éloigné de ce Philosophe présomptueux, qui ne pouvant s'élever jusqu'à Dieu, a la témérité de vouloir l'abaisser jusqu'à lui. Insensés vous croiés alumer le flambeau de la Raison, & vous éteignés celui de la Foi, qui vous laisse dans d'épaisses ténèbres. Vous appartient-il d'interroger le Tout-Puissant, & de soumettre sa souveraine Sagesse à votre Folie! Vous dont le hardi Compas ose mesurer l'Univers; vous, qui prétendés asservir l'Infini même à vos calculs, vous, qui avés l'audace de vouloir approfondir l'Essence Divine, sonder ses Décrets & son Imensité, aprenés moi, Philosophe superbe, quelles sont les Causes du mouvement, & comment ce Corps, que

vous ne conoissés point , est uni à une Ame
que vous conoissés moins encore.

*De la Terre, & des Cieux, franchissant la barrière,
Nôtre Oeil peut-il apercevoir*

Qui règle du Soleil l'étonnante carrière ?

Peut-on se flater de savoir ,

Les Causes des Couleurs , celles de la Lumière ?

Pourra-tou jamais concevoir

Quelle est la forme & la matière

De tous ces Tourbillons dans l'Ether balancés,

Qui se poussant toujours , sont toujours repoussés ?

O Philosophie aveugle, vôtre orgueil,
semblable aux Flots de la Mer , vient se bri-
fer contre un grain de sable. En vous van-
tant de savoir tout , vous me faites soup-
çonner que vous ne savés rien. *Un peu de Phi-
losophie nous éloigne de la Religion, dit un
Home illustre, mais beaucoup nous en rapproche.*

Le Génie & le Goût Philosophique sont
peut-être diférens de l'Esprit Philosophique,
& ont un raport plus immédiat aux Arts &
aux Sciences. Mr. de Fontenelle dit , qu'ils
devroient diriger l'Historien, le Moraliste,
& même le Poète. En prenant pour Guide
le Goût Philosophique, l'un fera moins par-
tial & moins outré ; l'autre aura plus de
précision & de méthode. Il est seulement à
craindre qu'on ne se perde dans les profon-
deurs d'une sombre Métaphisique, ou qu'on
ne

ne se renferme dans les bornes étroites d'une froide & sèche Analife. Evitons des écarts, qui nous égarent, mais laissons au Génie toute sa liberté; une extrême justesse peut l'empêcher de prendre l'essor, & le rendre Esclave. Le Goût Philosophique doit éclairer & diriger l'Imagination, sans l'assujettir à des règles trop austères.

Quelques Exemples feront encore mieux sentir le caractère, & les avantages de l'Esprit Philosophique.

Esope, Esclave d'un Maître dur & impérieux, supportoit sans impatience & sans murmure sa colère & ses mauvais traitemens; il n'oposoit que de la douceur, à l'amertume de ses plaintes.

Epicéte, assujetti à un Maître plus cruel encore, souffroit, sans le mériter, ce que la Servitude a de plus honteux, & de plus contraire à la Justice, & à l'Humanité. Un jour, *Epaphrodite*, c'est le nom de ce Tyrان, se servoit de son pouvoir & de ses forces, pour le maltraiter violemment par des injures atroces, & par les coups les plus sensibles: Comme il le frapoit à la Jambe sans aucun ménagement, *Epicéte* lui dit, sans s'émouvoir, *si vous continués, vous me romprés la Jambe.* *Epaphrodite* furieux, redoubla ses coups, & la lui rompit en éfet; *Je vous*

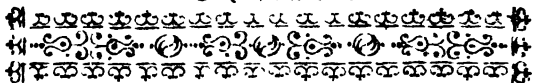
J'avois annoncé, dit tranquillement Epictete, que vous me casseriez la Jamb.

Quelqu'un demande à un Home, qui se vantoit de se conoitre en Phisionomie, ce qu'il pensoit des inclinations & du caractère de *Socrate*. Après l'avoir considéré un moment; *Il a, dit-il, du penchant à la colere, & à l'amour*. Les Disciples de *Socrate*, témoins de sa conduite, & de la pureté de ses Mœurs se moquoient du Phisionomiste, & de ses conjectures. *Ne vous en moqués point, leur dit Socrate, cet Home a bien deviné, j'avois en éfet ces inclinations, mais j'ai su les vaincre & m'en corriger*. Voilà le triomphe de l'Esprit Philosophique.

Socrate avoit deux Femmes d'une humeur hautainé & bizarre; mais il ne faisoit que rire de leurs emportemens & de leurs caprices: Sa tranquillité, & la sérénité de son Ame n'en étoient point alterées.

Mais *Socrate* ne m'a jamais paru plus grand & plus Philosophe, que dans sa Prison. Condané à mort, par des Juges iniques il ne se plaint point de leurs injustices. Pouvant disputer sa vie, ou se sauver, il se livre à la rage de ses Persécuteurs, come une Victime pure, qui tombe sous le Couteau d'un Prêtre cruel. Il conserve dans ce moment fatal, où le masque tombe, cette douce paix, cette aimable gaieté, cette noblesse de sentimens, qui sont come le sceau de l'Innocence.

Je conois un Philosophe aussi réglé dans ses Mœurs, que modeste en ses Manières, & simple dans ses Discours. Il ne donne à la Mode, que ce que la Bienfiance ne peut lui refuser. Son Langage est pur, sans être trop orné, & la netteté de ses Idées rend clair & intelligible ce qu'il y a de plus difficile & de plus abstrait. Il a étudié les Sciences, come s'il étoit obligé de les apprendre toutes, & parle aussi bien de chacune en particulier, que s'il ne savoit qu'elle seule. A l'égard de la Religion, il conoit les Opinions des Hommes, & leurs divers Systèmes; mais il ne veut croire & pratiquer, que ce que la Raison enseigne, & ce que Dieu a révélé. Ami de la Vérité, il est en garde contre les préjugés, & ses sentimens ne vont pas au delà de l'Evidence. Riche dans le sein de la médiocrité, & content du nécessaire, il ne s'aperçoit pas qu'il manque du superflu. Il a aquis, par son seul mérite, une grande réputation, sans la rechercher, & même sans la desirer. Consulté par les Savans les plus célèbres, il se plaît à perfectionner leurs Ouvrages, sans doner les siens au Public. Quand on le voit de près, sa modestie & la simplicité de son extérieur dérobent presque le grand Homme. On demande *Platon* à *Platon* lui même. On croira peut-être que ce Portrait n'est qu'une Idée; mais je puis montrer l'Original, & lui seul le méconoitra.



P R E C I S

De la Dissertation de M. DE HALLER, Membre du Conseil Souverain de la République de BERNE, Professeur à Goettingue &c. Sur l'IRRITABILITE'; traduite du Latin, par M. TISSOT, de Lausanne, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.*

DANS cet Ouvrage on distingue les parties qui sont susceptibles d'*Irritabilité* & de *Sensibilité*, de celles qui ne le sont pas.

On appelle partie irritable celle qui devient plus courte, quand quelque corps étranger la touche un peu fortement. Celle qui se racourcit beaucoup par un léger contact, est très irritable; & celle sur laquelle un contact violent ne produit qu'un léger changement, l'est très peu. L'*Irritabilité* est donc cette Propriété de nos Fibres en conséquence de laquelle celles qui en sont douées entrent, par le plus léger contact, dans un mouvement beaucoup plus violent que celui qu'on leur a imprimé. La Fibre sensible dans l'Homme est celle qui étant touchée, transmet à l'Ame l'impression de ce contact; & dans

les

* *Voies Journal de Novembre 1754. p. 529.*

les Animaux, celle dont l'irritation occasionne chez eux des signes évidens de douleur & d'incomodité. L'on peut déjà pressentir de là qu'il y a une grande différence entre la *Sensibilité* & l'*Irritabilité*.

Il n'y a que les Expériences qui puissent nous fournir des définitions des parties sensibles & irritables. Non seulement M. DE HALLER a fait de ces Expériences; mais de plus, sentant qu'elles étoient contraires aux Opinions généralement reçues & qu'on ne céderoit qu'à la conviction, il les a réitérées & multipliées pour les élever au rang des Témoignages à l'autenticité desquels les plus incrédules ne pussent se refuser, & qui le préservassent lui même de l'Erreur. Depuis le commencement de 1751, il a soumis, dans cet objet, 190. Animaux, de différens genres & de différens âges, à plusieurs essais; sans compter les Expériences qu'il avoit déjà précédemment faites. L'Homme lui même a été le sujet de plusieurs de ces Expériences. Ainsi, ce n'est point un Système idéal que celui de M. DE HALLER, come son Traducteur l'observe très bien*; c'est un enchainement de Faits, dont les résultats ont constamment été uniformes, & concourent tous à confirmer la même Vérité.

Ces

* Discours prélim. p. 36.

Ces Expériences ont appris qu'entre les parties du Corps humain les unes étoient *sensibles*, & d'autres *insensibles*; qu'il y en avoit encore *d'irritables*, & de *non irritables*; & qu'on en trouvoit aussi qui étoient tout à la fois *sensibles* & *irritables*.

I. Dans la Classe des parties destituées de tout sentiment on range, d'après l'Expérience, l'*Epiderme*, le *Réseau* de MALPIGHI, la *Graisse* & la *Toile celluleuse*, les *Tendons*, dans lesquels il ne se distribue aucun Nerve, & dont on ne doit pas tant craindre les blessures; les *Ligamens* & les *Capsules des Articulations*, le *Périoste*, les *Os*, n'y ayant aucun Nerve qui accompagne l'Artère & la Veine à leur entrée dans l'*Os*; la *Moëlle*, la *Dure-Mère*, qu'on ne regarde point comme formant l'enveloppe extérieure des Nerves; la *Pie-Mère*, & les autres Membranes qui sont de la nature de la *Toile celluleuse*; le *Péritoine*, la *Plèvre*, le *Péricarde* & le *Médiastine*; même la *Cornée*, qu'on perce sans aucune douleur. Les *Artères* & les *Veines* ne paroissent point non plus susceptibles de douleur: La sensibilité qu'on pourroit leur trouver dans quelques endroits, dépend des Nerves qu'on y trouve, & qu'on y démontre. Les *Viscères* encore proprement dits, le *Poumon*, le *Foie*, la *Rate*, les *Reins*, n'ont point

point de sentiment, ou n'en ont qu'un bien foible, tel qu'on peut le trouver dans des parties qui n'ont que très peu de Nerfs, relativement à leur masse. Les *Glandes* elles mêmes ne reçoivent souvent que quelques Nerfs, qui leur procurent un sentiment généralement assés foible.

II. Il n'y a proprement dans l'Homme que le *Cerveau* & les *Nerfs* qui soient sensibles par eux mêmes. En tant que source du Sentiment, leur Sensibilité propre est très grande. Elle réside toute dans la partie médullaire, qui est la substance interne du Cerveau, à laquelle la *Pie-Mère* fournit une enveloppe. Les parties du Corps qui sont sensibles ne le sont que par les Nerfs qu'elles reçoivent. Parmi les parties sensibles on place la *Peau*, dont la sensibilité est même si grande, qu'on peut la prendre pour le degré fixe de la Sensibilité; la *Chair des Muscles*, le *Cœur* lui même, entant que Muscle; les *Dents*, par leurs nerfs; la *Langue*, qui aiant aussi beaucoup de Nerfs a aussi un sentiment vif & délicat; l'*Oeil*, la *Choroïde*, & surtout la *Rétine*. Les Membranes internes de l'*Estomac*, des *Intestins*, de la *Vessie*, des *Urèteres*, du *Vagin* & de la *Matrice*, doivent avoir la même sensibilité que la *Peau*, vû qu'elles n'en font que des continuations. Les

Man-

Mammelles étant cutanées & garnies de beaucoup de Nerfs, font encore par cela même très sensibles.

III. Les *Nerfs*, ceux mêmes qui sont les organes de toutes les Sensations, n'ont aucune irritabilité: La force d'Oscillation qu'on leur attribue, n'est point conforme à l'Expérience. Si l'on irrite un Nerf, le Muscle auquel il se distribuë entre bien sur le champ. en convulsion; mais l'irritation d'un Nerf ne comunique de mouvement qu'aux Muscles auxquels le Nerf va se rendre. Si on irrite les fibres nerveuses répandues dans le Muscle, il n'arrive point de contraction dans le Nerf. La *Peau*, qui est le Siège du *Tact*; les *Membranes* nerveuses de l'*Estomac*, des *Intestins* & de l'*Urèthre*, ne sont point non plus irritables; cette espèce de mouvement vermiculaire dû à la corrosion, que l'huile de Vitriol ou l'esprit de Nitre communiquent aux Nerfs, aux Arteres, à la Membrane de la Vessie & à la Vésicule du Fiel, étant bien différente de l'Irritabilité. Le *Tissu cellulaire*, avec la *Graisse*, est reconnu pour immobile, à moins d'une irritation extrêmement forte. Ainsi ni le *Poumon*, ni le *Foie*, ni les *Reins*, ni la *Rate*, n'ont aucune irritabilité, parce que ces Viscères sont composés du Tissu cellulaire qui n'en a point,

& de vaisseaux qui en sont également destitués. Ce caractère d'irritabilité paroît même être ce qui distingue la Fibre cellulaire de la Fibre musculaire, avec laquelle elle a tant de rapport qu'on les confond même tous les jours. L'Irritabilité du Tissu cellulaire est précisément la même que celle des Fibres de chair morte: Mais la Fibre musculaire, si on l'irrite dans le vivant, s'accourcit, ses extrémités se rapprochent; bientôt elle se relâche, & ces alternatives de constriction & de relachement subsistent pendant quelque tems. Les *Tendons* sont aussi peu irritables qu'insensibles. Les *Ligamens*, le *Périorste*, les *Méninges* & toutes les *Membranes*, étant composées de la Toile celluleuse, sont destituées d'Irritabilité. Quoique les raisons sur lesquelles on fonde celle des *Artères* ne soient pas sans vraisemblance, cependant de quelque façon qu'on les irrite, intérieurement ou extérieurement, on n'aperçoit aucun mouvement. Seulement l'huile de vitriol y produit un certain resserrement, qui a également lieu plusieurs heures après la mort: Dans les Animaux dont on a examiné la Circulation avec le Microscope, on n'a même jamais remarqué que les Artères se contractassent: Les parois des Vaisseaux restent alors constamment immobiles; & si l'on

coupe

coupe l'Artère d'une Grenouille, la section conserve sa figure, sans s'élargir ou se diminuer. On n'accordera pas avec plus de facilité l'Irritabilité dans les Veines. Les différens conduits excrétoires, le Vésicule du Fiel, le Canal cholédoque, les Urétères & l'Urèthre, n'en ont pas plus que les Veines; au moins, leur irritabilité exige une irritation très forte. L'Iris n'est point irritable avec des irritans mécaniques; mais elle se contracte à la moindre augmentation de lumière, à la suite du sentiment que la lumière imprime à la Rétine.

IV. Les parties irritables sont aussi en assez grand nombre. Tous les Muscles sont irritables: Il n'y en a aucun qui ne palpite même naturellement après la mort; ils se tendent & se relâchent alternativement. Il importe même peu que le Nerve soit entier & communique avec le Cerveau, ou qu'il ait été lié ou coupé. Dans l'un & l'autre cas, la Fibre musculaire, quoi qu'elle ne soit plus soumise à l'empire de l'Ame, se contracte: Ses extrémités se rapprochent, & la succession de ses mouvemens représente une espèce d'ondoiement sur la surface du Muscle. En examinant dans une Grenouille, avec un Microscope, ce Muscle ainsi agité, l'on n'en voit point sortir de Sang, & la Circulation s'y fait également bien: Il n'y a même au-

cun

un Animal dont les Muscles pâlisent pendant qu'ils sont en action. Dans la plupart des Muscles l'Irritabilité est si forte, qu'après une seule irritation le Muscle se contracte & se relâche plusieurs fois par des Oscillations qui diminuent graduellement, jusqu'à ce qu'elles finissent tout à fait. Cette Oscillation n'arrive cependant point dans la *Vessie urinaire*; quand elle a comencé à se contracter, elle le fait sans discontinuer jusqu'à la fin. Cette même Vessie piquée avec un Scalpel, ou avec une Aiguille, dans un Chien à demi mort, se resserre, non pas toujours, mais très souvent, considérablement: Elle se resserre même naturellement après la mort. L'*Oesophage* irrité au dessus du Diaphragme se contracte d'une façon assez sensible: On peut par ce moyen y produire le mouvement péristaltique, qu'on a eu occasion d'ailleurs de voir, indépendamment de toute irritation. L'*Estomac* a aussi une irritabilité assez considérable, quand on le touche avec quelque poison. Si on l'irrite avec un canif, au Pilocé ou ailleurs, il se contracte sur le champ. Son mouvement péristaltique n'est point dépendant de l'Air extérieur, & subsiste plus d'une heure après que celui des Intestins est fini. En comparant cependant ces mouvemens ensemble,

on trouve quelque chose de moins actif dans celui de l'Estomac. On ne peut douter que l'Irritabilité des *Vaisseaux lactés* ne soit très grande. Le Larmolement que les irritants produisent, & l'écoulement de *Mucus* qu'une injection dans l'Urèthre procure, prouvent que les *Glandes* & les *Sinus muqueux*, dans l'Homme, sont irritables; quoiqu'on n'ait pas fait cette expérience dans les Animaux vivans. L'*Uterus* des Quadrupèdes est aussi irritable, de même que la *Matrice* humaine. Il y a des parties dont l'Irritabilité paroît être d'une nature particulière.

Entre les Muscles qui ont une force contractive très grande & qui la conservent plus long-tems que d'autres, on peut mettre à la tête le *Diaphragme*; puis, les *Intestins* & le *Cœur*.

Le *Diaphragme* continue à se mouvoir bien long-tems après les autres Muscles; au moins, en irritant ses Nerfs, on ressuscite ses mouvemens. Il conserve quelquefois son irritabilité plus d'une heure après la mort, quand les Intestins ont déjà perdu la leur. On l'a vu se mouvoir après la section de l'Estomac.

Les *Intestins* en général sont extrêmement irritables; leur force seule les met en état de chasser les Excrémens. Dans une consti-

pa-

pation opiniatre, il ne faut que réveiller, par un Lavement, leur irritabilité. Leur surface interne est beaucoup plus irritable que l'externe. Séparés du corps & privés de tout comerce avec le Cerveau, ils conservent leur mouvement péristaltique : Si on les coupe même en quatre ou en huit parties, elles rampent toutes péristaltiquement, & se contractent par quelque irritation qu'on y excite. Il n'y a point de partie dans le corps de l'Animal qui continue plus longtemps à se mouvoir, dans les Animaux qui ont le sang chaud. Souvent, ils se meuvent plus que le Cœur. Souvent aussi, après avoir cessé leurs mouvemens, ils les recommencent & les augmentent peu à peu. Les lèvres de la section de l'Intestin se renversent, & elles viennent embrasser la partie supérieure de l'Intestin. Si l'on ne fait qu'une légère incision à l'Intestin, ses lèvres se retirent également. Il est au reste si difficile d'observer le mouvement péristaltique, qu'on a bien de la peine à en déterminer les règles. Cependant on voit assés ordinairement que tandis que la partie supérieure de l'Intestin se contracte, l'inférieure se relache, & reçoit ce que la supérieure lui envoie. Quand on irrite l'Intestin, il se contracte si fort dans l'endroit irrité, qu'il s'y ferme entièrement ;

& les Matières qui s'y trouvoient passent dans l'endroit le plus voisin, supérieur ou inférieur, qui se dilate, & qui bientôt après, en conséquence de cette dilation, se contracte & chasse les Matières plus loin. Dans l'Introsusception, une portion de l'Intestin rétréci & resserré, s'introduit dans la partie voisine qui se trouve plus grande, & en ressort ensuite avec plus de facilité: Pendant ce tems là, elle charrie également les viandes de haut en bas, & de bas en haut. Il est sûr que l'Intestin change de situation longitudinalement, se mouvant alternativement de droite à gauche, & de gauche à droite: Mouvement qui rend les fibres longitudinales extrêmement sensibles, comè celui de constriction fait aux transversales. Dans les Animaux froids, les Intestins paroissent proportionnellement moins irritables.

Généralement il'est prouvé que le Cœur est la partie dont les mouvemens sont les plus vifs & les plus durables: Cause de tous les mouvemens de nôtre Machine, il devoit lui même être extrêmement mobile. L'Opium qui détruit le mouvement péristaltique des Intestins & presque toute l'Irritabilité du Corps, laisse les forces du Cœur dans tout leur entier. Arraché de la Poitrine il ne laisse pas de battre avec la plus grande régu-

régularité : Meme si on le divise en plusieurs petites parties, chacune se meut sur la table. Dans les Animaux froids il se meut beaucoup plus long tems qu'aucune autre partie du corps, même après la mort, & quelquefois jusques à 24. & 30. heures, & même plus long tems. Quand il cesse de se mouvoir, on peut rapeller son mouvement fort aisément par quelque irritation externe que ce soit. La meilleure façon de le ressusciter & de produire des Oscillations beaucoup plus durables, c'est d'irriter sa surface intérieure; & souvent on réussit en soufflant dedans, quand tous les Corrosifs ont échoué, ou en injectant des autres Fluides qui ont plus de consistance que l'Air. On rend également le mouvement au Cœur, soit qu'on y injecte de l'Eau, soit qu'on lui souffle de l'Air, ou par l'une ou par l'autre *Cave*, ou par la *Trachée artère*, ou par le *Canal thorachique* : Il suffit que cet Air parvienne dans les Ventricules. Il ne paroît pas que le poids de la liqueur qu'on emploie contribue à l'irritation, puis que l'Air produit le même effet que l'Eau, & que le Cœur du Fétus bat beaucoup plus fort & plus vite que celui des Adultes, dont le Sang est plus dense & beaucoup plus pesant; d'où il est aisé de conclure que la différence des Sangs n'influe

point sur le mouvement de cet Organe. L'Air & l'Eau prouvent encore qu'il n'est point besoin d'acreté dans les Fluides pour occasioner l'irritation ; mais l'acreté & l'irritation ne croissent point dans la même proportion. Il est au reste difficile de décider qu'elle est la partie du Cœur la plus irritable.

Il n'est pas facile non plus de déterminer d'où vient cette grande Irritabilité du Cœur, vu qu'il n'y a pas plus de Nerve qu'ailleurs, & qu'il y en a même moins qu'aux Muscles de l'Oeil. Peut-être cela vient de ce que ces Nerve sont plus à nud, plus près de la surface interne du Cœur, & par cela même plus près du *Stimulus*. Ce qui seroit adopter cette explication, c'est la grande irritabilité qu'on remarque dans les Intestins, quoi qu'ils aient peu de Nerve, mais qui sont très à nud : Mais il seroit difficile d'établir ce Système par des Faits anatomiques. Quoiqu'il en soit, par cette Irritabilité du Cœur, l'Illustre Auteur rend raison en deux lignes, dans un de ses autres Ouvrages *, de la perpétuité des Fonctions vitales, avec plus de clarté & de justesse qu'on ne l'avoit fait jusques à lui dans des milliers de Volumes.

V. Les parties qui sont tout à la fois sensibles & irritables sont toutes celles où l'on

trou-

* Lin. Physiol. N°. 113. 144.

trouve des Nerfs & des Fibres musculieuses; les *Muscles*, le *Cœur*, tout le *Canal alimentaire*, le *Diaphragme*, la *Vessie*, l'*Uterus*, le *Vagin*. . .

De tout ce que dessus il paroît qu'il n'y a d'irritable dans le corps humain que la Fibre musculaire, & que la faculté de chercher à s'acourcir quand on la touche, est propre à cette Fibre. Il en résulte encore que les parties vitales sont les plus irritables. Le *Diaphragme* se meut très souvent quand tous les autres *Muscles* ont cessé; les *Intestins* & l'*Estomac* se meuvent plus long-tems encore; enfin le *Cœur* est la partie dont les Mouvements survivent à ceux de toutes les autres. Cela fournit un caractère différentiel entre les Organes vitaux & les autres. Les premiers étant extrêmement irritables, n'ont besoin que d'un très foible aiguillon pour être mis en jeu. Les autres qui le sont très peu, ne sont ébranlés que par les déterminations de la Volonté, ou par des irritations très fortes.

L'*Irritabilité* paroît être différente de toutes les autres propriétés des Corps.

D'abord, elle est si différente de la *Sensibilité* que les parties les plus irritables ne sont point sensibles, & que les plus sensibles ne sont point irritables. L'*Irritabilité* ne dépend point des Nerfs, mais de la fabri-

que primordiale des parties qui en sont susceptibles. La dissection d'un Nerve qui détruit la Sensibilité, ne détruit point l'Irritabilité. L'Irritabilité n'est point non plus proportionnée à la Sensibilité. L'Estomac est extrêmement sensible; les Intestins le sont moins: aussi n'éprouvent ils pas de si vives douleurs dans un Homme vivant; & cependant on les trouve plus irritables que le Ventricle. Le Cœur qui est extrêmement irritable, n'est que peu sensible.

L'*Elasticité*, qui est la Propriété des Corps avec laquelle l'Irritabilité paroît avoir le plus de rapport, en diffère, 1°. en ce qu'elle appartient aux Fibres sèches, & que dans cet état elles n'ont plus aucune irritabilité: On peut s'en convaincre en séchant une Grenouille: 2°. en ce que l'Elasticité est une propriété des Corps les plus durs, & l'Irritabilité des Corps les plus souples. Les Animaux gélatineux & bien éloignés de toute fermeté, sont très irritables. Ajoutés à cela que le mouvement du Cœur cesse spontanément, & recommence de même; ce qu'on n'observe dans aucune Fibre élastique. On peut dire encore qu'en piquant de l'Acier avec une aiguille, on n'y excite aucune irritation, & que l'Irritabilité est plus petite dans les vieux Sujets que dans les jeunes, quoi que les Fibres des Vieil-

Vieillards soient plus élastiques que celles des Enfans.

Les Fibres musculaires, auxquelles l'Irritabilité est come propre, étant composées d'Elémens terrestres & d'une Mucofité gélatineuse, il est naturel de demander dans laquelle de ces deux parties l'Irritabilité réside? Il paroît à M. DE HALLER que c'est dans la partie gélatineuse, parce qu'elle tend à se racourcir quand on l'étend; au lieu que la Terre, qu'est le plus sec de tous les corps, ne change jamais de figure par elle même, & qu'étant extrêmement friable, quand ses parties sont une fois séparées, elles restent constamment dans cet état. Cette idée est fortifiée parce que les Enfans, chez qui la Gélatinosité domine, sont beaucoup plus irritables que les Adultes, come le prouve la vivacité de leur Poulx. D'ailleurs, les parties les plus solides & les plus terrestres de notre corps n'ont aucune irritabilité; & on la fait perdre aux parties les plus irritables en les privant de leur Mucus par le dessèchement.

Ce *Gluten*, formé d'une Lymphe insensible, ne devient point irritable, ainsi que le prétendent quelques uns, en recevant des parcelles de l'Ame, qui étant sensibles au tact, contractent & retirent la fibre, pour l'éviter. Car 1°. l'Irritabilité difère to-

talement de la Sensibilité, come on vient de le dire ; & les parties les plus irritables sont celles qui ne sont point soumises à l'empire de l'Ame ; ce qui devoit être tout autrement si elle étoit le principe de l'Irritabilité.

2°. L'Irritabilité subsiste après la mort : Des parties séparées du corps & entièrement insensibles , sont encore irritables. La certitude où nous sommes que le Siège de l'Ame est dans la Tête , & qu'elle n'a plus aucune communication avec les parties du corps quand les Nerfs en sont détruits , doit aussi nous convaincre que puis que l'Irritabilité subsiste après la mort, ou après la destruction des Nerfs , qui sont les Satellites de l'Ame, elle n'a rien de comun avec l'Ame , & ne dépend point d'elle. Elle s'exerce sans que l'Ame sente , & elle n'est point soumise à sa volonté, come le prouve l'exemple du Cœur.

Ainsi , bien loin que l'Irritabilité favorise le Système impie de *La Mettrie*, qu'il a fondé sur cette Propriété *, de laquelle il a même eu le front de se dire l'Inventeur , elle sert au contraire à le réfuter.

Rien donc n'empêche présentement qu'on n'admette l'*Irritabilité Hallérienne* pour une propriété du Gluten animal ; tout come on reconoit l'*Atraction* & la *Gravité* pour des

* L'Home Machine N°. 18--22.

des propriétés de la Matière en général, sans pouvoir en déterminer les causes. L'Irritabilité est aussi une loi de la Nature ; les Expériences nous en ont appris l'existence. Cette admirable Propriété, indépendante de la Pesanteur, de l'Attraction & de l'Elasticité, a aussi sans doute, come elles, une cause physique, qui dépend de l'arrangement des dernières parties ; mais que nous ne pouvons pas conoitre, parce qu'il ne peut pas être fait par des Expériences aussi grossières que celles auxquelles on s'est borné.

L'Irritabilité est au reste détruite par le dessèchement & par la congélation de la Graisse ; & dans les Animaux vivans, par l'usage de l'*Opium*.

Non seulement la découverte de l'Irritabilité est des plus utiles pour la Théorie de la Médecine ; mais elle a aussi ses avantages réels dans la Pratique. Le Traducteur en touche quelques uns dans son excellent Discours préliminaire.

C'est ainsi, suivant lui, qu'on peut dire que l'*Opium* agit en diminuant l'Irritabilité de toutes les parties, excepté celle du Cœur qui n'en est point altérée, & celle du Poupon dont l'action est indépendante de l'Irritabilité. Les Phénomènes de l'*Apoplexie* s'expliquent aussi par là. L'*Opium* diminue
les

les fonctions de l'Estomac & des Intestins ; & de là on déduit dans quel cas ce Remède convient pour arrêter les Evacuations trop abondantes ; c'est quand elles dépendent de la trop grande Irritabilité des Intestins.

La cause prochaine des *Vapeurs Hystériques* & de l'*Hypochondralgie* consiste dans une trop grande Irritabilité : ce principe combiné avec la Sensibilité rend raison des Phénomènes les plus bizarres de ces Maux là, & nous conduit à leur véritable Cure : Il faut rendre au *Mucus* sa consistance nécessaire par des Remèdes Toniques & de légers Astringens, joints au Régime, à l'Exercice, aux Frictions &c. Il y a aussi un point au de là duquel la consistance du *Mucus* est un Mal.

Dans les Maladies convulsives il n'y a que deux Indications à remplir ; enlever le *Stimulus*, & diminuer l'*Irritabilité*.

La Théorie des Tempéramens s'éclaircit encore à merveille par l'Irritabilité ; & cette Théorie répand un nouveau jour sur la Pratique.

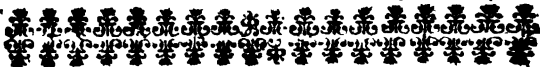
La Cause de la Circulation, aussi mieux connue, conduit encore à la conoissance de celles qui peuvent l'augmenter, ou l'affoiblir.

C'est

C'est par ces mêmes raisons que plusieurs accidens de Chirurgie, qui n'étoient fâcheux que par ce qu'on se trompoit sur leur cause, cesseront de l'être.

A la suite du Mémoire sur l'Irritabilité, on en a imprimé un autre, aussi de M. DE HALLER, sur la cause du mouvement du Cœur. L'on y prouve qu'il dépend de l'irritation occasionée par le Sang veineux qui s'y rend.





LE SPECTATEUR

DESINTERESSE',

XIV. DISCOURS.

Pudor prohibebat plura profari : HOR.

.. Sa Pudeur empêchoit d'en dire d'avantage.

EN *Espagne*, une Femme n'est point habillée décemment, si elle montre son Visage. En *Turquie*, ce seroit un Crime. En *Persé*, ce Crime est puni de mort. Il y a telle Ville, où il est de la bienfiance cérémonieuse d'avoir le Front & le Menton envelopés, & de ne montrer de toute sa Personne que le Nez, la Bouche & les Yeux. En *Hollande*, les Dames montrent tout leur Visage, mais rien de plus. En quelques endroits d'*Allemagne* & de *Suisse*, leurs Jupons courts laissent distinguer si elles ont la Jambe bien faite. En *France*, la Pudeur exige, que leur Habille ment descende jusques aux Talons, mais elles ne feroient point parées, si elles couvroient leur Gorge & leurs Epaules. Au midi de l'*Afrique*, l'Habille ment ne comence qu'au défaut des Côtes &c. Si je voulois parcourir les différens Peuples, je verrois la Pudeur diminuer, & se réduire à rien.

Il fût un tems , où il étoit du devoir du Sexe de se couvrir la Tête: Nos Dames se coefferent en Cheveux , sans scrupule. Il fût un tems où la Frisure étoit un Luxe presque indécent: Il est maintenant presque indécent de n'être point frisé. Il y a des occasions où il faut avoir des Gans: Il en est où l'on peut montrer la main & le Bras jusques au Coude. La Pudeur de l'Hiver n'est pas celle de l'Eté. Celle du matin n'est pas celle du soir. L'Eglise , la Promenade , la Table , le Bal , ont chacun des règles différentes. Bien plus , d'autres Eglises , d'autres Promenades , ont , suivant les heures , des règles d'une autre nature , qui ne sont pas les mêmes pour toutes les Conditions *.

La

* „ Une Femme jeune & belle étale , jusques à l'indécence , les charmes qu'elle a reçus de la Nature , & les relève encore par tout l'attrail d'une Parure élégante , les Pompons , le Rouge , les Mouches ; mais elle est à pié , & n'a point de Valet qui la suive: C'est une Femme sans honneur , on la montre au doigt.

„ A deux pas d'elle , passe une Femme dans le même apareil , mais traince par six Courriers orgueilleux , dans un Carosse drapé: C'est une Femme respectable , une Femme de la première Condition. *LES MOEURS Disc. prélim. p. 14.* Je pourrois , sur chaque fait que j'avance , citer aussi quelque Autorité , mais elles ne seroient pas toutes aussi agréables.

La *Pudeur* des Hommes n'est pas la même, que la *Pudeur* des Femmes. Chacune à ses règles. Nous n'avons pas la permission de montrer nos Bras, ni nôtre Poitrine; mais en compensation, nous pouvons exiger de nôtre Tailleur, qu'il nous habille avec toute la précision dont il est capable. La *Pudeur* ne permettroit pas à une Dame de s'habiller de même, quoi qu'elle fût moins découverte.

La même bizarrerie, qui se trouve dans les Habilemens, la *Pudeur* la met aussi dans toutes les Cérémonies de la Société. A Athènes & à Rome ancienne, une Femme ne devoit acorder un Baïser, qu'à ses plus proches Parens; c'étoit un Baïser de précaution; on vouloit savoir, si elles avoit bû du Vin; ce qui leur étoit sévèrement défendu. Chez nous, il y a des Baïfers de cérémonie, qui ne font que cela. Il y en a, qui sont une espèce d'amusement, où une Dame refuse, par jeu, ce qu'on lui demande de même. Il y en a enfin, qui sont l'expression d'un tendre sentiment, & qu'on ne devoit pas donner publiquement, même quand on est marié. J'en parlerai quelque jour. La *Pudeur* nous prescrit, pour chacune de ces espèces, des règles différentes. En Angleterre, on peut, en abordant une Dame qu'on n'a pas vue depuis long tems, lui prendre un
 Bai-

Baïser sur les lèvres. En France, cela seroit très impoli, pour le moins. Ailleurs, ce seroit un affront sanglant. En plus d'un endroit ce seroit un Crime.

J'en dis autant des paroles. Celles, que nous trouvons les plus obscènes, étoient à la mode sous HENRI III. & HENRI IV. On les prononçoit à la Cour, à la Ville, & dans les Provinces. On les entendoit au Théâtre. On les lisoit dans des Livres, qui étoient entre les mains de tout le monde, & qu'on n'oseroit plus lire, que dans un Corps de garde. La Scène des Peuples les plus policés rétentissoit de ces mêmes mots, qui ne sont plus du bel usage; & ce qui est bien à remarquer, nos Mœurs, nos Vertus ont perdu, à proportion de ce que la Pudeur a gagné. Il est vrai, que depuis un certain période, c'est tout le contraire; les Paroles sont d'autant plus libres, que les Mœurs sont plus dépravées. Il se peut, que bien-tôt nous parlerons, par brutalité & par licence, come la naïveté faisoit parler nos Ancêtres, il y a 150. ou 200. ans.

Si je demande maintenant, en quoi consiste la Pudeur? Tout le monde conviendra avec moi, que c'est une Vertu, qui consiste à se couvrir & à parler d'une certaine manière, à observer une certaine réserve, qui s'acor-

s'accorde avec les Coutumes du País, du Siècle & du Tems où l'on se trouve. Il n'est point d'Espagnole, qui, si elle étoit née en France, ne se fût fait un vrai plaisir d'étaler autant d'apas, qu'une Dame Françoisè, & ainsi du reste. Cependant on appelle la Pudèur, une Vertu essentielle sur tout au Beau Sèxe. La Nature & la Raison nous y portent également. Une Vertu! La Vertu est-elle différente, pour un Sèxe, de ce qu'elle est pour l'autre? Dépend-elle des Lieux où l'on se trouve? Varie-t-elle suivant la latitude ou la longitude où l'on est situé? Une Rivière, une Montagne, une Mer, sont-elles des bornes au delà desquelles la Vertu ne passe point? La révolution annuelle du Soleil, la suite des Siècles, la fantailie des Homes, le renversement des Empires, peuvent-ils changer les règles de la Morale? La Vertu est une; elle est simple: Cette règle, toujours droite, toujours infailible, toujours exacte, ne fléchit point suivant la bizarrerie des Coutumes, ou la volonté des Homes.

Ce raisonnement ne conclut rien, me dirés vous; tout come on réussiroit mal, à prouver que la Chasteté, la Justice, ou l'Humanité, ne sont point des Vertus, parce qu'il y a des Peuples entiers, qui en violent

ient les Loix. C'est qu'ils ne conoissent pas ces Vertus, ou qu'ils ne les fondent pas sur les vrais Principes.

C'est fort bien raisoné ; mais je vous prie, qui est-ce qui décidera entre tous les Usages des différentes Nations ? Ce ne sera pas la Nature, que chacune allègue en sa faveur. Il reste donc deux grands Oracles à consulter, la Raison & le Préjugé. La Raison ne me paroît pas décider la Question. Reste le Préjugé, qui se range toûjours du parti qu'on a embrassé. Si vous le consultez, il vous dira que l'Usage le plus raisonable est celui de vôtre Pais & de vôtre Province. Si vous avés l'Esprit assés bien tourné, pour penser ainsi, je vous trouve fort heureux. Mais ne sortés jamais de vôtre Paroisse ; vous rencontrerés par tout ailleurs des Gens, dont la liberté vous ofenseroit, ou bien vous tourneriés en ridicule l'extrême réserve de quelques autres. Vous avez les vraies limites, tenés vous y soigneusement.

Mais, *dirés vous, Lecteur*, laissons là les Gens à préjugé, on ne les guérit jamais par le raisonnement. N'est-il pas certain, qu'il y a des choses, que la Pudeur prescrit absolument, que toutes les Nations policées ont observé, & qu'elle a des règles, qui trouvent leur fondement dans la Nature,

dans la Raison , & même dans la Religion. Voilà qui mérite d'être réfuté. La Pudeur , dites vous , nous prescrit des bornes , qu'il est absolument défendu de passer. Vous seriez bien embarassé à les déterminer. De tous ceux qui parlent ainsi , il n'y en a peut-être pas deux , qui fussent parfaitement d'accord. Mais enfin , je le veux , il est des choses dont presque toutes les Nations conviennent. La Pudeur ne consiste pas seulement à observer ces choses là , elle consiste à se couvrir , suivant l'usage du País ; ainsi on montreroit au doigt , en France , une Femme , qui porteroit des Jupons courts , qui ne sont point contraires à la Pudeur en d'autres endroits.

La Nature , dit-on , nous a marqué ses intentions. Et là dessus on me fait , pour soutenir la cause de la Pudeur , des raisonnemens qui doivent faire rougir celles qui en ont. Je me garderai bien de les rapporter & d'y répondre. Je me souviendrai qu'il y a des Dames , qui me lisent. Mais il est bien singulier , que la Nature se plie aux Coutumes de tous les Peuples. Il est contre la Nature de s'habiller , disent les Sauvages ; si nous avions eu besoin d'Habits , elle nous en auroit donné ; la santé & la vigueur , dont nous jouissons , prouvent que nous
avons

avons suivi ses intentions. Il est contre la Nature de ne point s'habiller, disent les Européens ; la Nature en nous refusant le Vêtement, qu'elle donne à presque tous les Animaux, a voulu nous donner un besoin qui aiguillonât notre industrie.

Il est vrai qu'on se dégrade dans l'Esprit de certaines Gens, en leur citant les Sauvages. Des Gens sans Lettres & sans Arts, des Gens qui habitent presque tous entre les Tropiques, ou au delà, sont-ils faits pour nous éclairer ? Devons nous consulter, sur nos Devoirs, les Iroquois les Toupinanbours, les Patagons, les Brasiiliens, les Hottentots, & les Cannibales ? Eh bien ! je citerai des Nations policées. Les Académies, où les jeunes Grecs faisoient leurs Exercices, se nommoient *Gymnases*, parce qu'en y entrant ils dépouilloient leurs Habits. Ceux qui avoient fait des progrès alloient en faire parade aux yeux de tout ce qu'il y avoit de plus illustre, dans les différens Cantons du Pais. Ils ne s'habilloient pas plus, pour paroître aux yeux de toute la Grèce, que pour s'exercer dans le *Gymnase*. Les Dames Romaines voioient, au Théâtre, des Jeux du même genre, & de la même manière. On n'en doit pas être plus offensé, disoient-elles, que de voir une Statue. A Lacédémone, où

L'Adultère étoit regardé come une chose impossible , les jeunes Dames danfoient avec les jeunes Homes , dans l'état que les Sauvages jugent le plus naturel.

Mais voici où la Pudeur paroît la plus naturelle ; voici le triomphe de ceux qui jugent, qu'elle ne s'apprend point , & que nous l'apportons en naissant. Qui est ce , disent-ils , qui a enseigné , à ce jeune Enfant , quand il faut rougir ? N'est-ce pas la Nature , qui répand , sur les joues de *Lucrece* , cet incarnat , qui lui couvre le Visage , au moindre mot qui alarme ses Oreilles ?

Ce sentiment , qui nous fait rougir , est sans doute naturel. Mais ce n'est que par un effet de la pauvreté des Langues , qu'on le confond avec la Pudeur , ou avec la Honte. Ce n'est proprement , ni l'une , ni l'autre. Il faudroit un nouveau mot , qui répondit précisément au *Verecundia* des Latins. Ce mot , en effet , rend précisément cette Crainte modeste , qui nous fait craindre d'être mal dans l'Esprit des autres. Ainsi une Dame rougit d'avoir été surprise dans un état peu décent , parce qu'elle craint qu'on ne la soupçonne de quelque dessein. Elle rougit lors qu'elle voit , ou qu'elle entend des choses deshonnêtes , parce qu'autrement on pourroit la soupçonner d'y prendre plaisir.

On

On rougit quelquefois , encore qu'il n'y ait personne de présent , à cause de l'habitude qu'on en a prise. Les Anatomiciens expliquent , fort bien , pourquoi le dépit produit plus difficilement la rougeur , que les craintes qui ont quelque rapport avec l'autre Sexe. Ils nous apprennent aussi , qu'on peut rougir de Volupté, come de Honte. Cette Observation ne laisse pas d'être utile, pour l'explication de plusieurs Phénomènes moraux. Mais, revenons à la rougeur modeste. On voit qu'elle dépend entièrement de l'opinion d'autrui , & par conséquent des Préjugés , tout come des opinions fondées ; ainsi cet incarnat ne prouve point , que la Nature ait établi les règles de la Pudeur , mais seulement que l'on craint naturellement de manquer aux règles établies. Si l'Usage avoit décidé , qu'il est contraire à la Pudeur de montrer sa Main , une Dame n'ôteroit point son Gant , sans rougir :

Il reste une ressource aux Partisans de la Modestie naturelle. Quoi , diront-ils , conseilleriez vous aux François de s'habiller come les Habitans de la Nigritie ? Cette bizarrerie ne seroit-elle pas contraire aux Bonnes-Mœurs ? Sans doute , parce qu'une partie des Bonnes Mœurs consiste à se conformer aux Usages reçus , sur tout lors qu'en les violant , on peut porter quelque préjudice

aux Vertus réelles, La réponse à ce qu'on peut tirer de la Religion, contre moi, seroit à peu près la même, mais je ne veux pas parler d'un Sujet si grave, dans une matière, qui le paroît si peu. Il vaut mieux, pour rendre raison de ce que je pense sur la Pudeur, tacher d'en rechercher l'origine. Crainte de tomber dans l'inconvénient dont je viens de parler, je ne remonterai pas au delà du Déluge. Quand je considère ces Grecs vaillants & ingénieux, qui arrêterent les Armées Persanes, come le Sable du Rivage brise les flots d'une Mer agitée, qui perfectionerent tous les Beaux-Arts, & qui rendirent un Canton petit & stérile, plus fameux que les Empires les plus étendus, je ne puis m'empêcher de remonter plus haut. Je recherche l'Origine de ces Peuples si illustres, & je trouve, avec étonnement, des Homes grossiers & sans Loix, qui s'arrachent, par violence, un Aliment, que la Terre produit sans culture, qui ne conoissent encore, ni les Arts, ni les besoins qui les font naitre & qu'ils augmentent à leur tour. De tels Homes ne pouvoient pas conoitre l'usage des Vêtemens. Ils allèrent à la Chasse : Après avoir dévoré la Chair des Animaux, ils s'aviserent de se couvrir de la Peau de ceux qu'ils avoient tués ; afin de porter toujours
avec

avec eux, les marques de leur force & de leur courage. On dût s'apercevoir bien-tôt, que ce Vêtement étoit encore plus comode, qu'il n'étoit glorieux. Tout le monde voulut s'habiller. On s'envelopa d'abord grossièrement; on se couvrit ensuite avec plus d'exactitude & d'élégance: Mais ce ne fût qu'après long-tems après l'invention des Habits, qu'on se couvrit régulièrement tout le Corps. *Sophocle*, dans un Ouvrage que nous n'avons plus, reprochoit aux Dames de *Sparte*, de découvrir leur Jambe à chaque pas qu'elles faisoient. Quoiqu'il en soit, l'on est enfin venu à s'habiller régulièrement. Dès lors, les mêmes Objets, qu'on avoit pu voir avec indifférence, lors qu'on y étoit accoutumé, comencèrent à réveiller des idées & des mouvemens, qu'ils n'excitoient point auparavant. On s'étoit habillé pour sa comodité; on comença à s'habiller pour les yeux des autres; & dès lors, ce fut une Vertu, ou plutôt une nouvelle branche de cette Vertu, qui veut que nous ne soions point aux autres une occasion de Crime.

A l'égard des paroles, elles n'ont peut-être pas autant dépendu de la Coutume des différens Peuples. Il s'en faut beaucoup, que tous les Hommes, qui parlent la même Langue, s'expriment de la même manière.

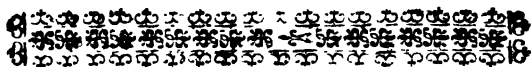
Une personne, qui a reçu de l'éducation, ne s'énonce pas come un Crocheteur, ni un Home de Lettres come un Courtifan. Un Petit-Maitre, qui porte une Epée, ne parle point le même Langage qu'un Petit-Maitre à petit Collet. Ainsi, dans les matières qui intéressent la Pudeur, on peut distinguer jusques à six Langages entièrement diférens, sans compter une infinité de nuances intermédiaires, qui les rapprochent. Le Phisicien parle de ces Objets en termes de l'Art, & avec l'indifférence d'un Philosophe. Le Débauché en parle avec une éfronterie, qui fait horreur à tout autre qu'à lui. Le Voluptueux emploie les métaphores, les comparaisons, & toutes les figures de la Rhétorique, pour s'épargner la honte du Crime. Le Dévôt a son Langage indéfinissable; on voit, à chaque expression, moins, peut-être, l'horreur qu'il a pour le Crime, que celle qu'il veut qu'on lui suppose. Les Loix & les Jurisconsultes ont leurs termes consacrés. Enfin les honêtes Gens, come on s'exprime, ont aussi des façons de parler, qui n'appartiennent, ni à la Phisique, ni à la Dévotion, ni à la Déhauche, ni à la Volupté, ni à la Jurisprudence. J'ai compté, avec un de mes Amis, plus de vingt-tours de Phrase, qui disoient la même chose, & nous n'avions pas tout épuisé. Cette différence

d'expressions, où l'idée principale est la même, tandis que les idées accessoires sont tout opposées, se trouve dans toutes les Langues, & sans doute elle tient à la Nature. Il est donc clair, qu'on doit parler avec décence, premièrement pour soi, come une preuve qu'on pense bien, ensuite pour les autres, afin de ne pas exciter en eux, les idées accessoires. Au lieu que la Pudeur, dans les Habits, n'est nécessaire, que par rapport aux autres. Ainsi, suivant l'Observation de *Molière*, moins ceux avec qui nous avons à vivre sont sages, & plus il est nécessaire de resserrer la rigueur de la règle.

Je ne saurois finir, sans dire un mot de l'injustice de notre Sexe. Nous exigeons de l'autre, qu'il observe exactement toutes les règles, qu'il détourne ses regards, lorsque nous y contrevenons; & nous prenons, pour nous, toute sorte de licence. On demande si cette Loi est réelle? La réponse est toute simple. Nos libertés, & les règles de la Pudeur, sont également fixes; les unes & les autres sont de convention.

O.

RE-



REMARQUES

*Sur l'Article qui concerne la SUISSE dans
l'Essai sur l'Histoire Universelle, attribué à
M. DE VOLTAIRE.*

TROIS motifs m'engagent à vous envoyer ce Morceau d'Histoire. Il est curieux & intéressant ; il est d'un Auteur très célèbre ; il me donnera occasion de faire quelques Remarques , qui peuvent être utiles ou agréables.

De la SUISSE & de sa Révolution , au commencement du XIV. Siècle.

„ Si la SUISSE n'étoit pas libre , elle n'a-
 „ tireroit pas nôtre attention ; elle seroit
 „ confondue dans le dernier rang de mille
 „ Provinces , qui obéissent à des Maîtres ,
 „ qu'elles ne voient jamais. Un Ciel triste,
 „ un Terrain pierreux & ingrat , des Mon-
 „ tagnes , des Précipices , des Habitans
 „ pauvres , & long-tems plus grossiers , que
 „ leurs Voisins , c'est là tout ce que la Na-
 „ ture a fait pour cette Contrée. Cependant,
 „ on se disputoit la Souveraineté de ces Ro-
 „ chers avec la même fureur , qu'on s'é-
 „ gorgeoit pour avoir le Roiaume de Naples
 „ ou l'Asie Mineure.

Avan.

Avant que de passer à la suite de cette Histoire, qu'il me soit permis de m'arrêter un peu sur ce Paragraphe.

Il paroît bien que Mr. de *Voltaire* n'a jamais été en *Suisse*, & qu'il n'a fait que copier des Ecrivains, qui la conoissoient aussi peu que lui. On dit qu'il avoit dessein d'y chercher un azile; s'il s'y étoit réfugié & qu'il eût vû la *Suisse* de ses propres yeux, il en auroit fait une Description bien différente*. Située à peu près au milieu de l'*Europe*, elle est en comerce avec presque toutes les Nations; elle est alliée de plusieurs, & n'est Ennemie d'aucune. Sous les Règnes de

LOUIS

* La Santé chancelante de M. de *Voltaire* l'a engagé à se rendre à *Genève*, pour consulter sur sa Maladie le célèbre M. *Tronchin*, & pour être ensuite à portée de prendre les Eaux d'*Aix*. Ce fameux Poete, qui est sorti du Roiaume de *France*, avec l'Agrement de S. M. T. C. arriva à *Genève* le 12. de ce Mois & en repartit le 14. pour se rendre au Château de *Prangin*, où il est actuellement. On compte qu'il fera quelque séjour dans le *Pais de Vaud* & se fixera peut-être aux environs de *Lausanne*. Il y a fort aparence, que la vue d'un aussi beau Pais, rectifiera l'idée que M. de *Voltaire* s'étoit faite de la *Suisse* & de ses Habitans, quoique la Saison où nous sommes n'offre pas une décoration agréable; mais il faut espérer qu'un si grand Génie fera naître des Fleurs & des Fruits au milieu de la Neige & des Frimats.

LOUIS XI. de CHARLES VIII. de LOUIS XII. de FRANÇOIS Ier, elle a eû beaucoup d'influence dans les Guerres d'Italie, & fit toujours pancher la balance du côté où elle se rangeoit. Elle a conquis, en quelque sorte, son propre Pais, & l'a conservé par sa valeur. Sa Liberté est l'ouvrage de son Courage & de sa bone-foi, qu'elle a fait respecter à diférens Peuples *.

Il est vrai que la Suisse renferme plusieurs Montagnes, mais ces Montagnes, presque toutes fertiles, sont la source de plusieurs Fleuves, & de plusieurs Rivières, qui amènent l'abondance dans le Pais, en y facilitant le Commerce, & le transport des Dentrées, les plus nécessaires à la vie. Le bord de ces Rivières est orné d'une grande quantité de Bourgs, & de Villes peuplées & riantes. La beauté de la Campagne & la variété des perspectives, l'air pur que l'on y respire, la température du Climat; mais sur tout, la douceur du Gouvernement, en rendent le séjour très agréable. A l'égard de l'Ignorance & de la grossièreté des Habitans de la Suisse, Mr. de Voltaire changeroit bien de Langage, s'il étoit en relation avec plusieurs
d'en-

* Le Pape Jules II. qui se conoissoit en mérite & en vrai courage, nommoit les Suisses les Défenseurs de la Liberté, & les Libérateurs de l'Italie.

d'entr'eux : Il est vrai que leur politesse est moins dans leurs Paroles que dans leurs Sentimens ; ils ne cherchent point à se rendre agréables , aux dépens de leur franchise ; ils n'affectent point de paroître polis , pour tromper avec plus de facilité & de succès : Art funeste qui jette la défiance dans le commerce des Homes , qui couvre la perfidie , sous les dehors trompeurs de l'estime & de l'amitié , qui fait presque autant de dupes , qu'il y a de fourbes , qui confond le Scélerat avec l'Honête Homme , & qui n'est souvent qu'un piège tendu à l'Innocence !

A l'égard de la Culture des Arts & des Sciences , que de choses n'aurois-je pas à dire sur ce sujet ! Combien de Noms célèbres dans la République des Lettres se présentent à moi ! On peut dire que la Suisse a produit des Savans & des beaux Esprits dans tous les Genres. En me renfermant dans les bornes du dernier Siècle , que d'éloges la Postérité ne donera telle point aux *Bernoullis* , aux *Wérenfelds* , aux *Decrouzas* , aux *Ostervalds* , aux *Hallers* Combien d'autres qui se sont rendus immortels par leurs Talens , & par leurs Ouvrages ! On peut dire que si l'Esprit & le Génie sont de tous les Païs , & de toutes les Nations , la Suisse à cet égard , n'a pas été moins bien partagée , & n'a point de repro-

ches à faire à la Providence. Revenons au Morceau d'Histoire de Mr. de *Voltaire*.

„ Dans dixhuit Ans d'Anarchie où l'*Alle-*
 „ *magne* fut sans Empereur , des Seigneurs
 „ de Châteaux & des Prélats combatoient à
 „ qui auroit unè petite portion de la *Suisse*.
 „ Leurs petites Villes vouloient être libres,
 „ (avoient elles tort ?) come les Villes d'*I-*
 „ *talie* , sous la protection de l'Empire ?

„ Quand *Rodolphe de Habsbourg* fut Em-
 „ pereur , quelques Seigneurs de Châteaux
 „ accusèrent juridiquement les Cantons de
 „ *Schwitz* , d'*Ury* , & d'*Underwald* de s'être
 „ foultraits à leur domination féodale. *Ro-*
 „ *dolphe* ; qui avoit autrefois combattu ces
 „ petits Tyrans , jugea en faveur des Ci-
 „ toïens.

„ *Albert d'Autriche*, son Fils , étant par-
 „ venu à l'Empire , voulut faire de la Suisse
 „ une Principauté pour un de ses Enfans.
 „ Une partie des Terres du Pais étoit de son
 „ Domaine , come *Lucerne* , *Zurich* , &
 „ *Glaris*. Des Gouverneurs sévères furent
 „ envoyés , qui abusèrent de leur pouvoir.
 „ Les Fondateurs de la Liberté Helvé-
 „ tienne se nommoient *Melchtald* , *Stauffa-*
 „ *cher* , & *Waltherfurst*. La difficulté de
 „ prononcer des noms si durs , mais si res-
 „ pectables , nuit à leur célébrité. Ces trois
 „ Parfaits furent les premiers Conjurés ;

chacun d'eux en atira trois autres. Ces
 neufs gagnèrent les trois Cantons de
Schwitz, d'*Uri*, & d'*Undervald*.
 Tous les Historiens prétendent que
 tandis que cette Conspiration se tramoit,
 un Gouverneur d'*Uri* nommé *Grisler* s'a-
 visa d'un genre de tyrannie ridicule &
 horrible. Il fit mettre, dit-on, un de
 ses Bonets, au haut d'une perche dans
 la Place publique, & ordona qu'on saluât
 le Bonet sous peine de la Vie. Un des
 Conjurés, nommé *Guillaume Tell*, ne
 salua point le Bonet. Le Gouverneur le
 condamna à être pendu, & ne lui dona sa
 grace, qu'à condition que le Coupable,
 qui passoit pour Archer très adroit, aba-
 troit d'un coup de Flèche, une Pomme
 placée sur la tête de son Fils. Le Père trem-
 blant tira & fut assés heureux pour abatre
 la Pomme. *Grisler*, apercevant une se-
 conde Flèche sous l'Habit de *Tell*, de-
 manda ce qu'il en prétendoit faire. Elle
 étoit destinée, dit le Suisse en colère, se
 j'avois blessé mon Fils. On tient pour con-
 stant, que *Tell* aiant été mis aux Fers, tua
 ensuite le Gouverneur d'un coup de Flèche,
 que ce fut le signal des Conjurés, & que
 les Peuples démolirent les Fortereffes, qui
 les tenoient en servitude.
 Le Duc d'Autriche *Léopold* assembla

„ contr'eux 20000. Homes : Les Citoïens
 „ *Suiffes* fe conduifirent come les *Lacedémo-*
 „ *niens* aux *Thermopyles* : Ils atendirent ,
 „ n'étant que 4. ou 500 , la plus grande
 „ partie de l'Armée *Autrichienne* au pas de
 „ de *Morgate*. Plus heureux que les *Lacé-*
 „ *démoniens* , ils mirent en Fuite leurs En-
 „ nemis , en roulant fur Eux des pierres.
 „ Les autres corps de l'Armée ennemie fu-
 „ rent batus en même tems , par un auffi
 „ petit nombre de *Suiffes*. Cette Victoire
 „ ayant été gagnée dans le Canton de *Schv-*
 „ *vitz* , les deux autres Cantons donèrent
 „ ce Nom à leur alliance ; laquelle , deve-
 „ nant plus générale , fait encore fouvenir,
 „ par ce feul Nom , de la Victoire qui leur
 „ aquit la Liberté.

„ Petit à petit , les autres Cantons entré-
 „ rent dans l'Alliance. *Berne* , qui est en
 „ *Suiffe* , ce qu'*Amsterdam* , est en *Hollande* ;
 „ (tout le Monde n'en conviendra pas) ne fe
 „ liguâ qu'en 1352 , & ce ne fut qu'en
 „ 1513. que le petit Pais d'*Apenzel* fe joignit
 „ aux autres Cantons , & acheva le nombre
 „ de XIII. (*Berne* est le plus puiffant ; mais la
 „ primauté appartient à *Zurich*.)

„ Jamais Peuple n'a plus long-tems , ni
 „ mieux combatu pour fa Liberté que les
 „ *Suiffes*. (En ceci nôtre Auteur a raifon.)
 „ Ils l'ont gagné par plus de 60. Combats ,

„ contre les *Autrichiens* ; & il est à croire,
 „ qu'ils la conserveront long-tems. Tout
 „ País qui n'a pas une grande étendue , qui
 „ n'a pas trop de Richesses , & où les Loix
 „ sont douces , doit être libre. L'Egalité,
 „ le partage naturel des Homes , subsiste
 „ encore en *Suisse* , autant qu'il est possible.
 „ Ce País enfin , auroit mérité d'être apellé
 „ heureux , si la Religion n'avoit dans la
 „ suite divisé ses Citoyens , que l'amour du
 „ Bien public réunissoit.

Mr. de *Voltaire* termine ici son Histoire,
 qui pourroit fournir matière à plusieurs Re-
 marques , que je pourrai faire dans la suite.
 Je me bornerai à présent à une seule. C'est
 que la situation de la *Suisse* , la Politique &
 l'Intérêt des Princes , ses Voisins , assurent
 son indépendance. Quoiqu'elle ne soit dé-
 fendue que par la seule valeur de ses Habi-
 tans , elle couteroit beaucoup à prendre &
 plus encore à conserver. On pourroit lui
 apliquer , mais mieux encore à la Républi-
 que de *Genève* , son Alliée, ce que dit un ex-
 cellent Auteur : *Supposé que du côté d'une Ri-
 vière il se trouve une Ville libre & opulente ,
 & que le territoire de cette Ville soit enclavé
 dans les Terres d'un puissant Voisin , cette
 Conquête , s'il peut la faire , lui procurera
 quelque avantage présent ; mais les Habitans de.*

cette Ville en sortiront ; porteront ailleurs leur Commerce & leur industrie ; & si un autre Prince voisin reçoit ces fugitifs , ce Conquérant souffrira plus par la supériorité d'un Rival , que par le voisinage d'une Ville riche & indépendante.

Quelqu'un me demandoit dans quel Siècle & dans quel País, j'aurois le mieux aimé vivre, si Dieu m'en avoit laissé le choix ? Il importe assés peu au Public de savoir mon sentiment sur ce sujet ; je le dirai cependant, parce qu'un Citoyen ne sauroit trop manifester son Amour pour sa Patrie. Aurois-je choisi de naître à Rome, ou à Paris ? Les plaisirs y sont trop vifs, trop tumultueux ; le torrent qui nous y entraîne est trop fort, pour pouvoir y résister. On peut couler à Genève une vie douce & paisible ; sous un Gouvernement équitable, & dans le sein d'une Religion pure, conforme à la Raison, & à l'Évangile. Plusieurs Cantons de la Suisse jouissent des mêmes avantages ; on n'y a point à craindre les excès de la Superstition ; l'on n'obéit qu'aux Loix, qui sont si justes, si convenables au bien public, & au bonheur des Particuliers, que toute Personne judicieuse se fait un devoir & un plaisir de s'y soumettre.

A l'égard du choix du Siècle, il paroît d'abord que celui où a vécu *Socrate*, celui où *Cicéron* déploya toutes les richesses de son Eloquence, sont les plus beaux que nous

offre l'Histoire ; mais si l'on fait réflexion qu'à Athènes les grandes Vertus y étoient punies, come on punit ailleurs les grands Vices ; que les Hommes qui se distinguoient par leur courage ou par un mérite supérieur , faisoient ombrage à un Peuple , soupçonneux, inconstant & souvent injuste ,

*Volage en son amour , ainsi qu'en sa colère ,
Le Peuple en ce qu'il fait, sait il ce qu'il doit faire ?*

Le Sage Socrate fut la victime des Athéniens , qui auroient dû lui dresser des Autels, plutôt qu'à des Dieux , dont ce Philosophe leur faisoit sentir le néant & le ridicule.

Le Siècle où vécut Ciceron fut un Siècle de trouble , d'injustices , de complots , & des plus cruelles proscriptions. Rome vit ses meilleurs Citoyens sacrifiés à l'Ambition d'Octave , de Lépide , & de Marc-Antoine. On vit , ô Spectacle d'horreur ! la Tête de Ciceron atachée à ce même Tribunal , où il avoit prononcé si souvent les Oracles de la Justice , de la Liberté , & de la Patrie.

Un Poète a dit, en parlant de nôtre Siècle,

*Quel Siècle plus mémorable ,
Vit les Vices mieux combattus ;
Mais dans quel Siècle plus coupable
Vit on régner moins de Vertus ?*

Cette Sentence ne peut-être dictée que par

un Misantrope, ou par un Esprit injuste & chagrin. Il est certain que s'il n'y a pas aujourd'hui de ces Vertus d'éclat, mais un peu gigantesques & féroces, il n'y a pas aussi de ces Vices honteux, qui faisoient rougir l'Humanité. On n'entend plus parler de massacres, d'empoisonemens, & de ces Crimes qui font horreur. Nous devons, sans doute, aux Sciences des Mœurs plus doucés, des Bienfécances mieux observées. Tous les Princes, qui règnent en Europe, sont *chériss* de leurs Sujets & méritent de l'être, par leur Amour pour le Peuple & pour l'Équité. On voit fleurir presque par tout les Arts, les Sciences & le Commerce. On peut dire que ce Siècle est celui de l'Humanité, du Goût & de la Raïson.

GENÈVE.



EXTRAIT du second Volume des *heureux Orphelins*, qui contient l'Histoire de la Duchesse de Suffolck.

LA Duchesse de *Suffolck* avoit été mariée. Devenue Veuve fort jeune, Maitresse d'elle même, elle jouissoit de sa Vertu & de la tranquillité de son Cœur; mais elle étoit née trop tendre, pour que cet état fût de longue durée. S'étant rendue un jour de bonne heure chez la Reine, elle y trouva un jeune Lord, qui venoit de lui être présenté, & qui

arrivoit seulement de ses Voiages. Ce Lord étoit aimable, les graces de sa figure & de son Esprit, frapèrent vivement Madame de *Suffolck*; elle sentit, à cette première vue, naître l'Amour dans son cœur. Le Lord *Durham* ne lui parût pas moins touché de ses charmes; il jettoit sans cesse sur elle des regards pleins de tendresse; son émotion se peignoit sur son Visage, & cela acheva la défaite de la Duchesse. On descendit dans le Parc, le Lord *Durham* lui donna la main: *Je ne pouvois vous exprimer, dit la Duchesse à Lucie, tout ce qu'il se passa dans mon Cœur, lors qu'il me donna la main, & que je crus sentir qu'il trembloit. Moins je pouvois me méprendre à la cause de sa timidité, plus je fus comblée de joie-de faire sur lui une si vive impression. . . . L'idée que je lui étoit chère acheva de me perdre. Il me sembla cependant que je sentis moins en ce moment le bonheur de lui plaire, que la crainte de n'avoir pas de quoi lui plaire. . . . J'eus pour la première fois des inquiétudes sur ma beauté.*

Le Lord *Durham* ne tarda pas à apprendre à la Duchesse, qu'il brûloit pour elle de l'Amour le plus vif & le plus tendre: Quelque plaisir qu'elle eût à croire le Lord sincère, elle n'osa cependant pas se livrer aux mouvemens de son cœur; elle crût devoir étoufer

une passion , dont les suites pouvoient être trop dangereuses ; quelque douloureux que fussent les efforts qu'elle fit , pour vaincre son amour , elle s'en consolait , en se trouvant plus estimable. *Il est aussi rare*, dit-elle , *que nous ne soïons pas récompensés des sacrifices que nous faisons à nôtre Vertu , qu'il l'est que nous ne soïons pas punies de ceux que nous faisons à l'Amour.*

Les sentimens de la Duchesse n'échaperent pas au pénétrant *Durham* , quelque soin qu'elle prit pour les couvrir d'un air libre & détaché. Il parvint à se faire introduire chez elle , & lui arracha bien-tôt l'aveu de la tendresse qu'elle s'éforçoit de lui dérober. Dès qu'il fût sûr de son Amour , il ne tarda pas à lui en demander des preuves : La Duchesse étoit libre , & possédoit une fortune immense ; elle crût faire autant pour le bonheur de son Amant que pour le sien , en lui offrant sa main. Milord *Durham* pâlit à cette proposition ; Madame de *Suffolck* vit tout son embarras , elle fût indignée d'un refus aussi outrageant & se leva pour sortir. Le Lord l'arrêta en se jettant à ses genoux : Il lui dit qu'il l'aimoit trop pour refuser le bonheur qu'elle lui ofroit ; mais qu'une ancienne Substitution & les Ordres de son Père l'avoient destiné à une Cousine , dont le Mariage porteroit des Biens immenses dans

sa Famille ; que d'ailleurs cette Cousine étoit dans un état de langueur qui la mettoit bien-tôt au Tombeau , & quoi qu'il arrivât, il fit à la Duchesse les protestations les plus tendres de n'être jamais qu'à elle. *Que vous dirai-je, Ma chère Lucie, lui disoit la Duchesse en rougissant, je l'adorois, nous étions seuls, il conoissoit toute ma foiblesse, il méloit à ses sermens des caresses si vives, si emportées, qui m'étoient si nouvelles, & qui mirent tant de trouble dans mes sens, qu'il ne me fût pas possible de lui résister d'avantage : Je reçus ses sermens, je lui fis les miens, il ne manqua plus rien à mon malheur.*

Madame de *Suffolk* ne conut toute l'étendue de sa faute, que lorsqu'il n'étoit plus tems de la réparer : Milord *Durham* sentit tous les avantages que son triomphe lui donnoit sur elle, & il n'en devint que moins tendre. *Je ne fus pas contente, dit la Duchesse, du ton qu'il prit avec moi ; j'y crus reconnoître moins l'Amour que le desir ; des transports m'auroient été bien plus nécessaires que des emportemens, & toute sensible que j'étois aux sens, j'avois plus besoin de l'un que de l'autre Mais ses Sens étoient plus émus que son Aine, & sa Vanité paroissoit plus contente que son Cœur.*

Dès qu'il n'eut plus rien à desirer, ses

empressements devinrent moins vifs; la brusquerie succéda même bientôt à la contrainte & à la froideur. La Duchesse s'aperçut bien de ce changement; elle faisoit tous ses efforts pour renfermer sa douleur, dans la crainte d'offenser & de perdre son perfide Amant, mais elle ne pouvoit s'empêcher quelquefois de laisser échapper quelques plaintes. *Le Barbare, dit-elle, ne répondois jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelques fois, que par le silence le plus dédaigneux, la plus affreuse sécheresse, ou par des emportemens, qui eu me prouvant à quel point il se trompoit sur mon Ame, me blessoit encore plus que tout le reste Ces tête-à-têtes si délicieux pour mon Cœur, n'étoient plus remplis, de son côté, que par le silence, qui ne dit que trop que l'on ne sent plus rien, ou par ces propos indifferens, qui le disent bien mieux encore. Jaloux sans sentiment & sans objet, & uniquement pour jouer un rôle auprès de moi, le peu que je lui inspirois ne me sauvoit d'aucune des injustices dont l'Amour est si souvent coupable.*

La sensibilité de Madame de Suffolk, qui sembloit croître chaque jour; l'afreuse certitude où elle étoit de n'être plus aimée; les horreurs de la jalousie qui s'y joignirent, déchiroient vivement son Cœur: Il ne lui manquoit, pour mettre le comble à son mal

heur, que d'apprendre toute la perfidie de son Amant. La Reine l'envoia chercher un jour, pour lui parler en secret; elle lui dit que le Père de Milord *Durham* lui avoit demandé sa main pour son Fils; & come la Reine vouloit récompenser les services que ce Seigneur lui avoit rendus, elle joignit les instances à la Duchesse, pour lui faire agréer cette proposition. *Mais sa Cousine est donc morte*, dit Madame de *Suffolk* à la Reine, qui n'entendoit pas ce qu'elle vouloit dire? La Duchesse lui en donna l'explication, mais la Reine lui dit, qu'il n'y avoit rien de vrai dans cette Histoire. Madame de *Suffolk* ne pût résister à l'impression que fit sur son esprit cette nouvelle; elle tomba sans connoissance; une Fièvre ardente la saisit, & fit craindre pour sa Vie. Dans ce triste état, elle voulut encore voir l'Ingrat, qui étoit l'Auteur de tous ses maux; il vint la voir; il parut devant elle avec un air d'humeur & de férocité. *Eh bien, Milord*, lui dit-elle en versant un torrent de larmes, *il est donc vrai que vous ne m'avez jamais aimée, & que je n'ai été pour vous que l'objet d'un caprice? . . .* Madame; interrompit-il avec la plus insultante froideur, *je conois mes torts; il est en conséquence inutile que vous vous donniez la peine de me les rappeler; le même principe qui m'a donné la force de vous manquer, me donneroit*

celle de soutenir vos reproches, & les rendroit inutiles. Le ton dur & barbare avec lequel il continua de traiter la malheureuse Duchesse l'acabla & la jetta dans une nouvelle foiblesse. Le délire la prit ensuite; sa Maladie fut longue. A peine fut-elle rétablie, qu'elle voulut sortir d'une Ville où elle ne doutoit pas que son Avanture n'eût été répandue par l'indiscrétion du Lord *Durbam*. Elle alla prendre les Eaux de *Bristol*. Ce fût là qu'elle connut *Lucie*. La douleur qu'elle avoit marquée en rentrant chez elle, avoit été causée par son perfide Amant, qu'elle avoit rencontré avec une Femme de la Cour, & qui l'avoit saluée de l'air le plus insultant. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Lord *Durbam* étoit le même, qui avoit persécuté *Lucie* chez la *Yielding* & qui avoit pris le nom de *Chester* à la mort de son Père.

La Duchesse, pour distraire sa tristesse & pour s'éloigner d'un Pais, qui ne lui rappelloit que des idées douloureuses, se détermina à voyager. Un de ses Amis lui apporta une permission de la Reine, & lui remit en même tems un Pâquet, qui contenoit des Lettres du Lord *Chester* à un François de ses Amis, à qui il contoit ses Aventures, & que la Reine avoit fait intercepter. Ces Lettres forment le III. & IV. Vol. de ce Roman. Cet Ouvrage est visiblement d'un Home qui a beaucoup d'esprit, & un grand usage du Monde.

A V I S L I T E R A I R E S .

NOus avons reçu une Relation détaillée de ce qui s'est passé à la Seance publique de l'Académie de *Besançon*, qui se tint le 18. Décembre dernier; mais le défaut de place, nous engage à renvoyer au mois prochain ce morceau intéressant.

LEs Libraires ci-bas nommés distribuent actuellement le 5me. & dernier Tome d'un Ouvrage annoncé dans ce Journal, & qui a pour titre, **I N S T R U C T I O N C H R E T I E N N E .** Les Persones qui ont déjà les quatre premiers Tomes, peuvent faire retirer le 5me. Il se trouve encore un petit nombre d'Exemplaires de cet excellent Ouvrage & en beau papier, au prix de *Cinq Francs*, *Monnaie de Suisse*, soit *Sept Liv. dix sols Argent de France*, pris en feuilles à *Neuchâtel* chez le Sr. *Sinnet* Libraire. On en trouvera encore des Exemplaires au même prix (le *Port* à part) à *Berne* chez *Mrs. Gottschall & Comp*; à *Genève* chez *Mr. Claude Philibert*, & *Mr. Duvilard Fils*; à *Lausanne* chez *Mr. Boutan* Négociant, & à *Vevey* chez *Mr. P. A. Cbenebié*.

MR. *Emanuel Duvilard Fils*, de *Genève*, vient de publier un petit Ouvrage intéressant & assez généralement goûté. Il a pour Titre : *Expériences de la Nouvelle Culture des Terres, faites pendant l'année 1753. & Réflexions relatives au Traité de la Culture des Terres, par Mr. Du Hamel de Monceau, in 12. 1754. Prix 20. sols argent courant.*

ON trouve à *Genève*, au Bureau d'Avis, un Livre nouveau, intitulé, *L'Adepte moderne, ou le vrai Secret des Francs-Maçons, Histoire intéressante*, un Vol. grand in 12.



L'EMPIRE DE LA MODE.

P O È M E ,

Qui a remporté le Prix de l'Académie Française , par Mr. Lemièrè.

A U milieu des Objets que d'une Main féconde,
 La Nature fema sur la Scène du monde,
 Dédaigneux dans le sein de la variété,
 L'Homme ingrat n'y voïoit que l'uniformité.
 Mais la MODE paroît: A sa Voix tout s'anime.
 Quels transports! Que d'ardeur sa seule vüe imprime!
 Le Caprice l'annonce aux Mortels enflamés,
 Le Préjugé soumis la suit, les yeux fermés;
 L'altière Vanité, sa Compagne fidèle,
 Enchaîne avec des Fleurs les Humains autour d'elle;
 Le Ridicule, ardent à venger ses attraits,
 Sur qui s'écarte d'elle, au loin lance ses traits.

Du haut d'un Char rapide, & son Trône & son
 Temple,

La MODE invente, ordonne & règne par l'exemple;
 Tels que dans nos Guèrets, d'Eole on voit les Fils
 Courber d'un seul côté les dociles Epis;
 Tels vers un goût nouveau les Esprits qu'elle assemble,
 Par elle d'un coup d'œil, sont pliés tous ensemble:
 Elle chasse & ramène, elle élève & abat;
 Sa Main, au même objet, çone, ôte & rend l'éclat;
 Le plus bizarre Usage, ou le plus incommode
 Plait, loin de révolter, adopté par la MODE:
 Ce charme que son Art prête à la Nouveauté,
 Ajoûte à la pûrre & même à la Beauté,
 Corige les défauts ou les transforme en graces,
 Rajeunit la Vieillesse, en cache au moins les traces,

Et donè à la Folie , à la Frivolité ,
Et du prix , & du lustre , & de la dignité.

O MODE , c'est par toi que la Terre animée
Sur l'aile du Commerce & de la Renommée ,
Voit tes Loix & tes Dons traverser tant de Mers
Et d'un Tropique à l'autre asservir l'Univers.
Sur un Sable mouvant, par le Zéphir tracée,
Ta Volonté long-tems ne peut être fixée ;
Souvent sur les Mortels , dont tu faisois l'espoir ,
Ta rapide inconstance , exerçant son pouvoir ,
A révoqué tes Loix avant qu'ils les remplissent ;
Tes dons portés au loin dans le trajet vieillissent
Et des Peuples , jouërs de ta légèreté,
Trompent l'impatience & la crédulité.

C'est toi , qui sur les pas du Luxe asiatique
Fis naître , avec l'orgueil , la misère publique
Et jadis entraînas , par tes folles erreurs
La ruïne de Rome avec celle des Mœurs.
Tout suit tes Etendarts , tout cède à tes caresses ;
La Médiocrité prend l'essor des Richesses ,
Le Nécessaire même est souvent imolé
A ce Luxe inconstant par tes Mains étalé.
O honte de nos jouts ! La Vertu pour nous plaire ,
Elle même a besoin d'être ta Tributaire ;
Nul n'ose se montrer s'il ne vit sous ta loi ;
Aucun goût n'est admis s'il n'est dicté par toi.
Tes moindres volontés sont des ordres suprêmes.
Tu présides à tout , aux Plaisirs , aux Systèmes ,
Aux Etudes , aux Jeux , au Langage , aux Ecrits.
Mais quel nouvel objet frappe mes yeux surpris ?
D'Esculape Protée a-t-il pris la Science ?
De Protée Esculape a-t-il pris l'Inconstance ?
Oui , quelquefois au sein des maux & des dangers,
MODE , tu tiens le fil de nos Jours passagers :
La Fortune paroît-être en tout ton modèle ;

Puissante, vaine, injuste, & légère come elle,
 Le faux goût par ta brigue est souvent ennoblé
 Et tu mets en faveur l'Homme fait pour l'oubli.

Quel usage proscrit mon Esprit se retrace !

Quand l'honneur va laver l'afront qu'a fait l'audace,
 L'Ami de l'Ofenseur, l'Ami de l'offensé
 Livrent entr'eux, sans haine, un Combat insensé
 MODE, ce noir arrêt, sort de ta bouche impie ;
 Ils n'ont rien à vanger, ils s'arachent la vie ;
 Usage aussi cruel que ces jeux destructeurs
 Pour qui Rome autrefois trouva des Spectateurs
 Par toi, cette Liqueur loin du Croissant banie
 Devint de tous les rangs la honteuse manie ;
 Des Convives arma les infidèles Mains
 Des *Lapithes* cruels retraça les Festins
 Et sur la Raison même exerça les ravages
 Que causoient de *Circé* les perfides breuvages.

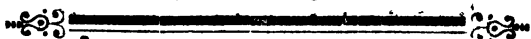
Eh ! qui pourroit compter la foule des abus,
 Enfans de ton Caprice, en tout lieux répandus ?
 Ta légèreté même en devient le remède
 Un goût absurde passé, un autre lui succède :

Cependant la Raison sous ta loi doit fléchir ;
 Le Sage l'est bien moins, s'il s'en ose a franchir ;
 Il supporte ton joug, que le Cinique brave,
 Jamais ton Ennemi, mais jamais ton Esclave,
 Maitresse des Esprits captivés par ton Art,
 Fille de l'Inconstance, ainsi que du Hazard,
 D'enchaîner l'Univers, Mode, tes mains sont sûres,
 Règne, préside aux jeux, gouverne nos parures.
 J'abandonne ces goûts à la frivolité ;
 Mais respecte les Arts, les Mœurs, la Vérité.

MADRIGAL.

AU tems heureux où régnoit l'Innocence,
 On goûtoit en aimant mille & mille douceurs

Et les Amans ne faisoient de dépense
 Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs.
 Mais aujourd'hui sans l'opulence
 Il faut renoncer aux plaisirs.
 Un Amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
 N'est plus païé qu'en espérance.



LE FRIVOLITE JUSTIFIE'
 Contre les Auteurs de *la Frivolité*, des *Adieux*
du Goût, de l'*Esprit du jour*, &c.

Vous me donés pour inconstant ;
 Mais est ce là mon caractère ?
 N'ai-je pas depuis fort long-tems
 La Tête également légère ?
 Et si dans l'avenir je suis , come au passé ,
 Le fidèle Tableau de l'Esprit renversé ,
 L'opprobre du Savoir , du Bon-Sens l'antipode ,
 Direz-vous éternellement ,
 Que bien plus léger que le Vent
 Je change & rechange de mode ?
 Cessez donc une fois mais si la Passion ,
 Vous détermine encor à peindre ma Manie ,
 Ne suis-je pas constant dans la Folie ?
 Mettez sur le Portrait , au moins cette exception.

LOGOGRIPE.

INéfaçable Sceau des Mortels & des Dieux
 J'existe sur la Terre, aux Enfers, dans les Cieux.
 Visiblement ou non, je suis chez toi je gage,
 Etant de tout Etat, de tout Sexe & tout Age.
 L'Oeil ne me vit jamais sans quelque impression.
 Dissèque mes neuf pieds avec attention,
 Tourne-les de tous biais, médite, modifie,

Je t'offre le produit & la Géographie,
 Ce que chacun voudroit ne quitter qu'à pas lents,
 Ce qui fait des Mortels admirer les Talens,
 Ce qu'aime un Curieux, un Adverbe comode,
 Un petit Animal, qui fut toujours de mode,
 Ce qui de bien des Gens met la Fortune à bout.
 Ne te rebute pas, Lecteur, ce n'est pas tout;
 Car pour peu que tu sois Combinateur habile,
 Je te présente un mot honni dans l'Évangile,
 Certaine chose en toi toujours en mouvement,
 Qui n'aura de repos qu'à ton dernier moment.

LA MODE est le mot de l'Enigme de Novemb.

T A B L E.

P ensées sur la Mort.	535
Questions à l'occasion d'une Lettre sur l'Hospitalité d'Abraham.	554
Examen impartial du Parallele que l'Auteur des Mœurs fait de l'Amour Divin avec l'Amour Profane.	558
Essai sur ce Sujet, En quoi consiste l'Esprit Philosophique.	574
Précis d'une Dissertation de M. De Haller, sur l'Irritabilité.	588
Le Spectateur XIV. Discours.	608
Remarques sur l'Article de la Suisse, dans l'Historique Universelle attribué à Mr. de Voltaire.	622
Extrait du 2. Vol. des Heureux Orphelins.	632
AVIS Littéraires.	639
L'Empire de la Méthode Poëme.	640
Madrigal.	642
Le Frivolite justifié.	643
Logogriphe.	643



